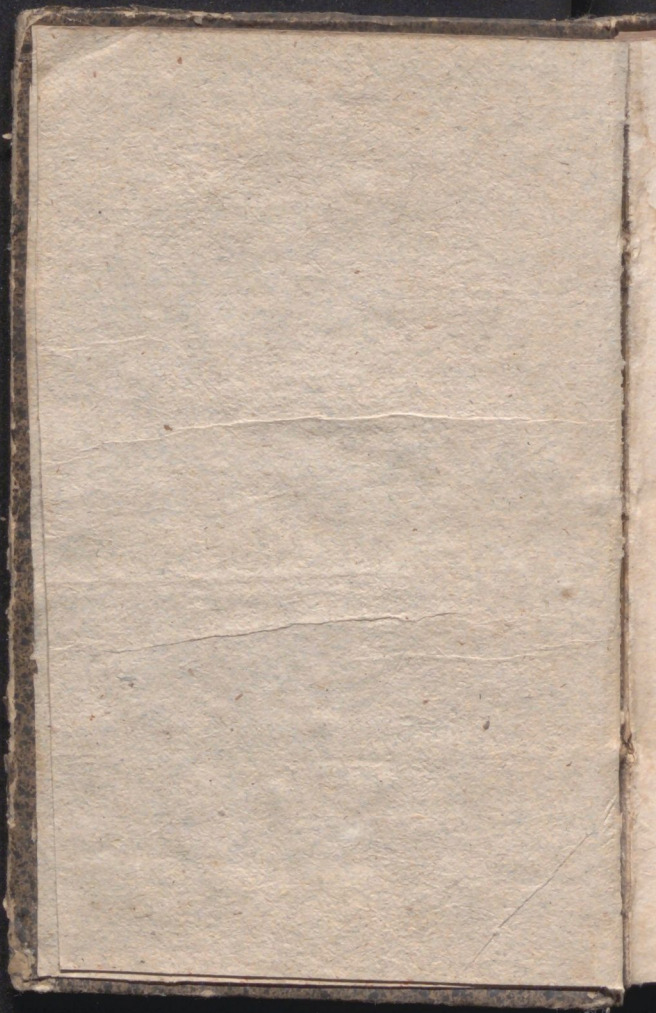


0085

365

C. 378 B.



M É M O I R E S

D U

CHEVALIER DE ***.

PREMIERE PARTIE.

MEMOIRS

D U

CHEVALIER ***

PREMIERE PARTIE

MÉMOIRES

D U

CHEVALIER DE ***.

Par Monsieur le Marquis
D'ARGENS.

PREMIERE PARTIE.



A PARIS.

M. DCC. XLVII.





MÉMOIRES

DU

CHEVALIER DE ***

PREMIERE PARTIE.

D
 Ès l'âge le plus tendre, l'inclination que j'ai toujours eue pour le beau Sexe; commença de paroître. J'avois à peine quinze ans, que j'étois amoureux d'une jeune personne dont le tempérament étoit aussi sensible que

I. Partie.

A

le mien. Elle s'appelloit Clarice, & étoit fille d'un riche Marchand, dont la boutique étoit vis-à-vis de chez moi. La qualité de voisin rendoit mes visites sans conséquences. Je voyois tous les jours ma belle Maîtresse, & je profitois des momens où je me trouvois seul avec elle, pour lui apprendre les sentimens de mon cœur. Elle n'y étoit point insensible; mais la distance, que la naissance mettoit entre elle & moi, sembloit opposer à mon amour un obstacle insurmontable.

Ma famille tenoit un rang distingué dans la Province: mon frere aîné devoit occuper une charge importante, & l'on attendoit qu'il fût établi, pour songer à ne faire entrer au Service. Je n'avois point assez de bien pour penser au mariage, & encore moins pour vouloir faire une

alliance aussi disproportionnée que l'étoit celle de Clarice. Ma noblesse étoit l'ennemi le plus dangereux que j'eusse auprès d'elle : je souhaitois souvent d'avoir eu une naissance plus obscure ; & je regrettois d'être né dans un état qui faisoit tout mon malheur.

Clarice étoit sensible à des sentimens aussi tendres : tant de délicatesse faisoit plus d'effet sur son cœur qu'elle n'eut souhaité. Je m'appercevois du progrès de son amour ; mais je le trouvois si lent, eu égard à l'impétuosité avec laquelle le mien agissoit, que l'espérance que je concevois d'être un jour heureux, pouvoit à peine me consoler.

Je demeurai près de quatre mois dans une situation aussi gênante. Mon cœur étoit en proie à la douleur, à la crainte & à l'espérance. Toutes ces

A ij

passions l'agitoient tour à tour ; & , dans un âge aussi tendre que le mien , j'étois même jaloux. Je me figurois quelquefois que Clarice ne trouvoit des difficultés à m'écouter , que parce que je lui étois indifférent : je pouffois mes soupçons plus loin , & je pensois qu'un autre Amant , plus heureux que moi , étoit la cause des rigueurs & des scrupules dont on m'accabloit. Un jour , que j'étois pénétré & comme accablé de ces tristes soupçons , Clarice me demanda la cause de mon inquiétude. Vous paroissez , me dit-elle , d'une mélancolie étonnante. Qu'avez-vous aujourd'hui ? Laissez-moi , lui répondis-je , me cacher à moi-même le sujet de ma tristesse ; & ne me forcez point à vous déplaire en vous obéissant. Ce que vous me dites , reprit-elle , augmente ma curiosité. Je veux savoir un secret que

vous vous obstinez à taire ; & si vous avez quelque estime pour moi , vous ne refuserez point de me l'apprendre. Au moins , lui dis-je , souvenez-vous que vous m'obligez à rompre le silence. Je vous aurois toujours caché mon dépit & mes soupçons ; & c'est malgré moi que je vous apprens que je suis jaloux , & jaloux à la fureur. Vous êtes jaloux ! répondit Clarice , & de qui donc , s'il vous plaît ? Est-ce de mon pere ou de ma sœur ? ajouta-t'elle en riant ; car je ne vois personne autre. J'ignore , lui répondis-je , de qui je le suis ; mais mon cœur n'en est pas moins déchiré. Incessamment cette funeste idée se présente à mon esprit. Votre indifférence & votre froideur l'y confirment. Si vous n'aviez rien d'imprimé dans le cœur , vous seriez moins insensible. Mon amour ne vous trouve inflexible que

A iij

par la prévention d'un autre attachement. Et qui vous a dit , reprit Clarice avec un air embarrassé , que je suis aussi insensible que vous le dites ? Mes manières vous l'ont-elles appris ? Vous ai-je éloigné de moi ? Ai-je évité de vous voir ? Mes yeux vous auroient-ils appris ce que ma bouche ne vous a jamais dit ? Les avez-vous vû s'armer de rigueur quand vous m'avez parlé ? Allez , ingrat , vous ne méritez pas que je vous écoute. Restez dans une opinion aussi ridicule , & conservez des sentimens qui me sont aussi peu favorables. Pardonnez , lui dis-je , belle Clarice , des soupçons que je déteste. Vous devez oublier une faute qui ne vient que de l'excès de mon amour. Si j'étois moins sensible , je ferois moins jaloux. Je me jettai pour lors à ses genoux , & lui prenant une de

ses belles mains , que je ferrai étroitement dans la mienne : non , lui dis-je , belle Clarice , ce n'est point assez que de me pardonner , il faut vous affranchir de vos timides scrupules. S'il est vrai que vous m'aimez , ne troublez plus mon bonheur par des craintes frivoles. Je vous l'ai juré mille fois ; quelle que soit la différence que le Ciel a mise entre nous , je suis prêt à la réparer ; & si vous voulez consentir à me suivre , je vous enlèverai , & nous irons à Paris , où je vous épouserai en arrivant.

Ce moment étoit marqué pour le premier où commenceroit cet enchaînement d'avantures qui devoient m'arriver. Après quelque résistance , Clarice consentit à me rendre heureux. Nous étions seuls : l'amour , unique témoin de notre tendresse , le fut aussi de nos plaisirs ; & nous cru-

A iiij

mes être dispensés d'attendre la fin du mariage que nous prétendions conclurre à Paris.

La possession de ma Maîtresse ne fit qu'augmenter mon amour. Nous résolûmes d'exécuter le plutôt qu'il nous seroit possible le dessein que nous avions formé. Comment vivrions-nous à Paris, me dit un jour Clarice, & quelles ressources pourrions-nous y avoir? Nous étions si jeunes l'un & l'autre, que dans le projet que nous avions concerté, nous n'avions pas songé encore à l'argent qu'il nous faudroit pour vivre. Je prendrai, lui dis-je, tout ce qu'il faut pour notre voyage. Et dans quel endroit? reprit-elle. J'emporterai, répondis-je, une partie de la vaisselle de mon pere. Gardez-vous, reprit Clarice, de faire un pareil vol; on auroit une double raison pour

faire courir après nous , & je ne crains déjà que trop les poursuites de votre famille. Je suppléerai à cela , & je prendrai dans le comptoir de mon pere assez d'argent pour notre voyage. Ayez soin seulement de préparer tout ce qu'il faut pour notre départ. J'exécutai les ordres de ma Maîtresse , & deux jours après cette conversation nous partimes sur les onze heures du soir , de Rouen , par les batelets , & nous arrivâmes le lendemain matin à Poissi , d'où nous prîmes la poste jusqu'à Paris , où nous nous rendimes dans trois heures.

Nous fumes très-heureux d'avoir pû profiter de la liberté que nous avoit donné la nuit. Dès qu'on se fut apperçû de notre fuite , on courut après nous. Mais nous étions déjà à Paris , qu'à peine ceux qui nous cherchoient étoient-ils fortis de Rouen.

Ils ne purent savoir la route que nous avions prise ; & après avoir fait beaucoup de perquisitions inutiles , ils furent obligés de retourner à Rouen.

Mon pere étoit au désespoir , celui de Clarice n'étoit pas moins fâché : ils s'intenterent mutuellement un procès ; & il y avoit beaucoup plus de matière qu'il n'en falloit pour deux Normans. Mon pere prétendoit qu'on avoit suborné son fils ; & celui de Clarice , qu'on avoit enlevé & ravi sa fille. Pendant qu'ils enrichissoient à leurs dépens les Procureurs & les Greffiers , ma Maîtresse & moi menions assez grand train l'argent que nous avions emporté. Elle avoit pris cinq cens écus dans le comptoir de son pere ; & malgré ses ordres , j'avois emporté une fort belle bague , que j'avois empruntée pour vingt-quatre heures à une de

mes sœurs mariée à un Baron du voisinage.

Nous croyions que nos richesses ne finiroient jamais. Nous allions rarement aux spectacles, dans la crainte d'être découverts; mais nous faisions souvent des parties de promenade avec une jeune Dame & son mari, qui logeoient dans la même maison que nous, & avec qui nous avions fait connoissance. Pendant que nos cinq cens écus durèrent, il ne nous vint pas un instant dans la pensée que nous ne fussions pas mariés. Dès qu'ils tirèrent à leur fin, cette affligeante idée vint nous tourmenter. Nous ne savions comment faire pour nous unir par le Sacrement: nous craignions de nous découvrir en nous adressant au Curé, & de nous attirer quelque affaire fâcheuse. Dans cet embarras nous résolûmes d'apprendre notre

secret à nos deux amis. Ils nous firent sentir que nous serions infailliblement arrêtés, si l'on venoit à savoir qui nous étions. Nous résolûmes, ne pouvant mieux faire, d'attendre avec le tems une occasion plus favorable pour nos desseins. Nous vendîmes la bague, & nous en eûmes deux mille livres, qui ramenerent la joie & l'abondance dans notre ménage. Les parties de plaisir recommencerent : l'amour reprit de nouvelles forces ; & pendant trois mois nous vécûmes très-contens. Mais enfin les deux mille livres prirent le chemin des cinq cens écus ; il ne nous restoit plus que six ou sept louis : triste ressource pour des gens qui, dans l'espace de cinq mois, avoient mangé plus de trois mille cinq cens livres.

Après avoir cherché plusieurs expédiens, nous n'en trouvâmes point

de meilleur, que de quitter l'appartement que nous avions, dont le loyer étoit très-cher, & de nous retirer dans un autre, où nous vivrions des tableaux que je ferois & que je vendrois. Heureusement je savois peindre très-joliment, & je m'étois occupé avec plaisir à me perfectionner dans cet art. Nous apprîmes à nos amis, qui nous avoient aidé si généreusement à manger notre argent, la situation où nous étions. Ils nous assistèrent de plusieurs conseils, & nous promirent un secret inviolable : ce fut là tous les secours qu'ils nous donnèrent.

Nous nous retirâmes dans notre nouvelle demeure, avec le peu d'argent qui me restoit. J'achetai ce qu'il me falloit pour commencer à travailler. Je fis quelques tableaux, & je les vendis assez bien, par le moyen

de mon ancien ami , chez qui nous allions quelquefois Clarice & moi. Un jour qu'elle s'y trouvoit , le hazard fit qu'un Fermier-Général , qui venoit voir un Etranger nouvellement arrivé , & qui logeoit dans cet Hôtel , se trompa d'appartement. Il entra dans celui de mon ami , & fut frappé de la beauté de Clarice. Je ne l'avois point accompagnée , & je ne pus prévenir le malheur qui m'arriva , & dont cette premiere entrevûe fut la cause. Monsieur de P*** chercha un prétexte pour s'arrêter. Il connoissoit mon ami , & le pria de vouloir permettre qu'il attendît chez lui Monsieur le Chevalier de Merville , qu'il disoit n'être point dans son appartement. Il passa près de deux heures avec Clarice , s'informa adroitement de son état & de sa demeure ; & la croyant la femme d'un jeune

Peintre, il se flata qu'il seroit bientôt heureux.

Le lendemain de cette conversation, je vis venir chez moi une vieille femme, qui proposa à Clarice d'acheter une robe de chambre très-belle, & qu'elle laissoit à un prix fort modique. Quelque pressé que je fusse d'argent, j'aurois voulu en avoir assez pour la payer, & j'aurois gagné le triple à la revendre. Cependant n'ayant pas la somme qu'elle demandoit, je la remerciai, & je lui dis qu'elle pouvoit la porter ailleurs. Est-ce que vous la trouvez trop chere? demanda la vieille. Non, dit Clarice, à qui la robe avoit fort plû; mais nos affaires ne nous permettent point de l'acheter. Qu'à cela ne tienne, répondit la vieille. Je sai que vous êtes de fort honnêtes gens: je suis votre voisine, & je vous la donnerai à cré-

dit. Prenez-la fans façon : vous la payerez dans trois mois. J'étois si jeune , & j'avois si peu d'expérience du monde , qu'il ne me vint jamais rien dans l'idée qui pût approcher de la vérité de cette aventure. Je croyois bonnement que notre voisine , par amitié , nous faisoit une pareille offre. Après l'en avoir remercié , je l'acceptai , & fis présent de la robe à Clarice , qui aimoit excessivement la parure , ainsi que toutes les jeunes personnes , & qui m'en parut très-contente. La vieille , en s'en allant , nous assûra qu'elle viendrait nous voir souvent , & que lorsqu'elle auroit quelque chose à bon marché , elle nous donneroit toujours la préférence. Elle nous tint parole , & il se passoit peu de jours , qu'elle ne vint nous apporter quelques nipes. L'état de nos finances ne nous permettoit
que

que d'en acheter rarement ; mais elle nous vendoit à si bon marché , que deux ou trois fois , ayant revendu ce qu'elle nous avoit donné , nous en avons eu le triple.

Clarice fit peu à peu connoissance avec cette vieille , qui se rendoit nécessaire dans la maison. Elle nous faisoit nos commissions , elle nous aidait dans notre ménage ; & je la regardois comme une personne à qui j'avois mille obligations. J'ignorois les bons services qu'elle me rendoit. Clarice , depuis quelque tems , sortoit souvent avec elle pour aller promener. Je la priois moi-même , lorsque je m'occupois à peindre , d'aller s'amuser. Elle profitoit de mes leçons beaucoup plus que je ne croyois ; & la vieille avoit sû si bien gagner sa confiance & son amitié , qu'elle l'avoit engagée à lier un commerce avec

I. Partie.

B

Monfieur de P***, dont ma délicatelle n'avoit pas lieu d'être contente. L'amour du Fermier-Général augmenta à un fi haut point, que Clarice, qui commençoit à être plus touchée de fes lousis que de ma tendresse, lui ayant avoué que nous n'étions pas mariés, il résolut de m'enlever entièrement ma Maîtresse. Il la fit aisément consentir à me quitter : il lui promit un carosse, des domestiques, tout ce qui peut enfin flater une jeune personne. Mon congé me fut expédié plaifamment. Un après-dîné que j'étois occupé à peindre, je vis revenir ma chere vieille une demi-heure après être sortie avec Clarice. Qu'est devenue ma femme ? lui dis-je. Voilà, me dit-elle, un billet qu'elle vous envoie. Voici ce qu'il contenoit.

BILLE T.

*C*onsolez-vous, Monsieur, si je vous quitte aujourd'hui ; nous nous rendions mutuellement malheureux , & je vous avouerai qu'il me tarδοit de voir changer mon état. Je ne doute pas que vous ne soyez aussi ravi de voir finir votre situation. Retournez chez votre pere , & ne soyez point en peine de moi , car mon sort est fort heureux.

Je crus d'abord que cette lettre étoit une plaisanterie ; mais la vieille m'ayant notifié en termes très-exprès que je ne verrois plus Clarice , & appris en gros une partie de cette histoire , sans me nommer avec qui elle étoit , je voulus la dévisager. Ah ! vieille infernale , m'écriai-je , il faut que je t'étrangle. Arrêtez , me dit-

B ij

elle, jeune homme ; ne faites aucun éclat pour votre intérêt, car je vais vous faire connoître. Au moindre bruit je suis la maîtresse de vous faire arrêter, & l'on vous conduira à votre pere. La crainte de ce nouveau malheur m'empêcha de me venger de la vieille, qui me quitta, & je restai dans un accablement qui tenoit de l'imbécilité.

Je croyois que tout ce qui m'arrivoit étoit un songe ; je ne pouvois me figurer que Clarice fût infidèle. Mes pleurs & mes larmes succéderent à ma premiere surprise. J'allai chercher dans mon désespoir quelque consolation chez mon ancien ami, à qui j'appris mon aventure ; il en fut très-surpris. Je m'informai de lui s'il ne pourroit me donner aucune nouvelle de mon rival. Il ne put rien m'en apprendre, & je ne tirai aucun

autre fruit de sa conversation , que quelques conseils dont il étoit fort libéral , & desquels je ne fis point usage.

Je retournai chez moi aussi triste que j'en étois sorti. Je fus huit ou dix jours dans la même situation , incapable d'agir & presque de penser. Enfin je résolus de découvrir mon rival , s'il étoit possible. Le dépit avoit presque autant de part à ma recherche , que l'amour ; & je formai le dessein de me venger , si l'occasion se présentoit. Je courus inutilement pendant plusieurs jours par la ville ; je visitai en vain toutes les promenades , & je commençois à perdre toute espérance , lorsque passant devant le Palais Royal , j'apperçûs une Dame parée superbement qui descendoit de son carrosse , & entroit dans le cul-de-sac de l'opéra , pour aller à ce spectacle.

Malgré l'excès de sa parure, je crus la reconnoître. J'entrai moi-même à l'opéra peu de tems après elle. Mes soupçons furent entièrement éclaircis; je vis Clarice, ma perfide Maîtresse, dans une des premières loges auprès de l'amphithéâtre, & du parterre où j'étois placé, il me fut fort aisé de considérer l'éclat de sa parure. Les discours de la vieille & la lettre que j'avois reçûë diminuèrent ma surprise. Le tems avoit soulagé mon déplaisir, & je supportai patiemment la douleur de voir pendant toute la durée du spectacle, un homme placé dans la même loge que Clarice, & qui me parut être avec elle d'une façon très-familière. Je ne doutai point que ce ne fut son Amant. En sortant de l'opéra, je me retirai dans une boutique, d'où je la vis entrer dans son carrosse, que je suivis quoi-

qu'il allât très-vîte. Il s'arrêta au faubourg St. Germain, dans la rue Dauphine. Dès que Clarice fut chez elle, je m'informai dans le voisinage s'il logeoit dans sa maison d'autres particuliers. On me dit qu'elle appartenoit entièrement à une jeune Dame parente de Monsieur de P***, venue nouvellement de Province. Il n'en falut pas davantage pour me mettre au fait de toute l'avanture. Je fus tenté, pour me venger, d'apprendre par une lettre anonime au pere de ma perfide Maîtresse la situation & la demeure de sa fille. Je punissois d'un seul coup Clarice & mon rival ; mais un reste d'amour me détourna de ce dessein, & je résolus de faire tomber toute ma vengeance sur Monsieur de P***, croyant qu'il ne me seroit pas impossible d'en trouver l'occasion. Je m'informai exactement des momens

où il alloit chez Clarice , & ayant remarqué qu'il choissoit ordinairement l'heure où l'on sortoit des spectacles pour celle de ses rendez-vous , je résolus de découvrir à son épouse sa conduite & son infidélité. J'avois appris qu'il étoit marié , & connoissant très-foiblement l'usage du monde , je ne doutois pas que sa femme ne fît un vacarme horrible en apprenant ce secret.

J'épiai un après-dîné le moment que Mr. de P*** sortît de chez lui , je demandai à parler à Madame son épouse. Le Portier voyant un jeune homme qu'il ne connoissoit point , fit demander si Madame étoit visible. Un Laquais vint savoir qui j'étois. Dites à votre Maîtresse , répondis-je , que j'ai des secrets d'importance à lui communiquer. On me fit entrer quelque tems après. Excusez, Madame ,

dame, lui dis-je, si j'ose prendre la liberté de venir chez vous, n'ayant pas l'honneur de vous connoître; mais j'ai cru qu'il étoit de mon devoir d'instruire une Dame de votre mérite d'une chose qui lui est infiniment préjudiciable. J'étois jeune & bien fait. Madame de P*** avoit aquis dans le monde une réputation que j'ignorois. Elle n'étoit guères plus sévère dans sa conduite, que son mari dans la sienne. Elle étoit encore assez belle, quoiqu'elle eut atteint l'âge de quarante ans. Mon air enfantin & mes manières timides lui plurent d'abord. Elle m'écoutoit moins qu'elle ne me regardoit, & si j'avois eu un peu plus d'expérience, je me serois apperçû d'une partie des troubles dont son cœur étoit agité. Qu'avez-vous à me communiquer, mon fils? me dit-elle avec un air fort

I. Partie.

C

doux, & qui sembloit me dire, rassûrez-vous, soyez moins timide. Je voudrois vous apprendre un secret, lui répondis-je, où votre honneur est attaché; mais je ne puis vous le révéler qu'en particulier. Un secret qui regarde mon honneur, repartit en souriant Madame de P***. Je vous ai, mon fils, bien des obligations; mais vous pouvez parler librement devant Brochard. C'est une fille discrète, & en qui je me confie. Il n'y avoit que cette fille de chambre avec nous. Ainsi Madame de P*** consentant que je parlasse devant elle, je révélai avec toute l'emphase qu'il me fut possible l'infidélité du Fermier-Général. J'étois étonné du sang froid avec lequel son épouse l'apprenoit. Lorsque je m'échauffois à en relever la noirceur & à en marquer les circonstances, je m'apercevois que

Madame de P*** jettoit sur moi des regards de pitié & de compassion, qu'elle accompagnoit de quelques souris moqueurs.

Après qu'elle eut donné le loisir à ma bile de s'épancher; je suis, me dit-elle, sensible à la part que vous prenez à ce qui me regarde, & je veux être dorénavant de vos bonnes amies: mais il faut que vous m'avouiez naturellement la vérité. La Maîtresse de mon époux ne vous auroit-elle pas joué le même tour qu'il me fait? Nos intérêts sont communs, poursuivit-elle en riant, & nous ne devons avoir rien de caché entre nous. L'air doux avec lequel Madame de P*** me parloit, fit bientôt son effet; je lui avouai toute mon histoire & l'état où je me trouvois par l'amour que j'avois eu pour Clarice. Je veux, me dit-elle, vous recom-

moder avec votre pere , & dès aujourd'hui je vous prens pour mon pupile. Il faut seulement oublier entièrement une ingrate , qui ne vaut pas la peine d'être regrettée. Croyez-moi , mon fils , imitez mon exemple ; vengez-vous par le mépris de l'outrage qu'on vous fait : c'est là la seule punition que je veux faire subir à Mr. de P***. Vous lui laisserez donc , repris-je avec un air très-contrit , Clarice à sa disposition ? Et quand nous la lui ôterions , répondit Madame de P*** , votre délicatesse pourroit-elle consentir à la revoir encore ? Voudriez-vous aimer une femme qui sort des bras de votre rival ? Je pense comme vous , repliquai-je en pleurant , mais enfin je sens malgré moi que je ne saurois oublier Clarice. Elle m'a sacrifié aux biens & à l'argent de votre époux ,

& je ne l'aurois pas quittée pour toutes les richesses du monde.

Mes pleurs & des sentimens aussi tendres achevoient de me rendre le maître du cœur de Madame de P***. Ma sincérité rappelloit dans son esprit le souvenir de ses premières passions; & dans ce moment elle oublioit elle-même sa coquetterie & ses derniers engagements. Consolerez-vous, me dit-elle, mon fils; il faut chercher à vous distraire: les plaisirs dissiperont bientôt vos chagrins. Comment vivez-vous, ajouta-t'elle à Paris, & quelles sont vos occupations? Je lui fis alors un recit de ma façon de vivre, qui la divertit beaucoup. Fi donc, me dit-elle, vous passez vos jours comme un Chartreux. Aimable & bien fait comme vous êtes, il faut entrer dans le monde, il faut chercher à vous y avancer. Je

C iij

vois que l'argent peut vous manquer : tenez , me dit-elle , voilà vingt louis que je vous prie d'accepter. Ne vous faites aucune peine de les recevoir ; je me charge de me les faire rendre par votre pere , avec qui je veux vous raccommo-der.

L'état où j'étois ne me permettant pas de me parer d'une vaine gloire , j'acceptai l'offre de Madame de P***. Vous viendrez , me dit-elle , demain à la même heure , & j'aurai eu le tems de pourvoir à ce qui vous est nécessaire & de songer à vos affaires. Touchez ma main , ajouta-t'elle avant de partir , & promettez-moi que vous irez ce soir à la comédie Italienne , pour dissiper votre mélancolie. Je l'assurai d'exécuter ses ordres ; & lui donnant ma main en tremblant , elle me donna la sienne , dont elle avoit eu soin d'ôter le gant , & qui étoit

d'une blancheur éblouissante. Regardez-moi au moins, me dit-elle, comme une bonne amie, & n'ayez aucune peine à me confier les chagrins que vous pourrez avoir.

En quittant Madame de P*** je me crus obligé de lui tenir ma parole. J'allai à la comédie Italienne, & j'y fus plus tranquile que je ne l'avois d'abord espéré. Les vingt louis que j'avois en poche, l'amitié de Madame de P*** que j'avois aquisse, & celle de mon pere, que j'étois à la veille de recouvrer, me donnerent peu de loisir de penser à Clarice. Elle se présentoit quelquefois à mon esprit; mais je l'en éloignois avec soin.

Au sortir du spectacle, je fus trouver mon ancien ami, & lui rendis compte de tout ce qui m'étoit arrivé. Il connoissoit de réputation Madame de P***; & au recit que je lui fis de

la conversation que j'avois eue avec elle, il jugea bientôt de ses sentimens. Si vous savez profiter, me dit-il, de votre bonheur, ce sera un bien pour vous que d'avoir été trahi par votre Maîtresse. Madame de P*** est généreuse; elle vous aime, ou je suis bien trompé. Profitez d'un incident aussi avantageux pour vous. Vous êtes fou, répondis-je à mon ami; & sur quoi jugez-vous que cette Dame ait du goût pour moi? Elle ne m'a jamais vû qu'une seule fois. D'ailleurs, comblée de biens & au milieu des richesses, voudroit-elle aimer un jeune homme qui n'a rien à lui offrir? Mon Dieu! repliqua mon ami, je sai mieux démêler que vous les mouvemens du cœur; vous connoissez encore peu les femmes. Madame de P*** n'eut point entré dans un détail aussi circonstancié, si quelque chose de plus

que la pitié ou la reconnoissance ne l'y eut engagée.

Ce que mon ami m'avoit appris me revint toute la nuit dans la pensée. Quoique j'aimasse encore Clarice, je goûtois avidement le plaisir d'être aimé d'une Dame qui par ses richesses tenoit un rang distingué dans le monde. Une certaine vanité, naturelle à tous les jeunes gens, me persuadoit que je deviendrois un homme d'importance, si j'étois aimé de Madame de P***. Cette idée laissoit peu de place à Clarice dans mon souvenir. Je trouvois même un moïen de me venger de mon rival; & j'étois beaucoup plus agité de la crainte que mon ami ne se fût trompé, que du chagrin d'avoir perdu ma Maîtresse.

J'attendis le jour avec impatience, & je ne pus reposer de toute la nuit. Dès que je fus levé, mon premier soin

fut pour ma parure. Je courus chez un Baigneur ; je me fis friser , & je n'épargnai rien de ce que je crus pouvoir me rendre aimable. Je me regardai vingt fois au miroir , & je ne fus jamais assez content de moi-même , pour me figurer que je pusse être aimé d'une femme qui avoit un carosse , & qui disoit mes gens. Je m'informois perpétuellement de l'heure qu'il étoit : enfin trois heures sonnerent. Je pris un carosse , pour être moins dérangé en arrivant chez Madame de P***. Je la trouvai seule dans sa chambre ; elle avoit donné ordre qu'on me fît entrer dès que je paroîtrois , & je n'essuai aucune des incommodes questions de la veille. Bon jour , mon fils , me dit-elle ; fûtes-vous hier à la comédie ? Oui , Madame , répondis-je ; il suffisoit que vous me l'eussiez ordonné : vos or-

dres ont trop de pouvoir sur moi. Vous êtes aussi poli qu'aimable, répartit Madame de P***, & vous méritez parfaitement le soin que je prens de vos affaires. J'ai écrit à votre pere que je voulois vous raccommo-der avec lui, & que je fouhaitois qu'il me chargeât de votre conduite. En attendant, je vous ai fait arrêter un appartement dans ma rue, plus convenable que celui que vous occupez, & j'ai ordonné qu'on vous trouvât un domestique fidèle & qui pût avoir soin de vous. Vous mangerez ici les soirs; j'ai fix ou sept personnes tous les jours à souper, & vous serez en bonne compagnie. Mais, Madame, lui dis-je, Monsieur votre époux me reconnoîtra pour l'Amant de Clarice. J'ai pourvû à tout, reprit-elle. Personne ne vous connoît, & j'ai dit à tout le monde que vous étiez

un jeune Gentilhomme de Rouen, qu'une Dame de mes amies m'avoit adressé. Vous prendrez le nom du Chevalier de Dampierre, au lieu de celui de Vaudreville. Je ne prens, comme vous pouvez penser, ces précautions, que pour vous éviter le désagrément d'être connu de mon mari: d'ailleurs, nous nous trouvons si peu ensemble, que peut-être serez-vous trois mois sans le rencontrer.

Les soins de Madame de P*** me confirmoient dans les idées que m'avoit donné mon ami. Elle étoit dans un deshabillé galant, & quoiqu'elle semblât négligée, elle étoit si bien mise à son avantage, que je la trouvai charmante. L'attention que j'avois à la regarder lui fit plaisir; elle sembla pendant un tems ne pas s'en appercevoir; mais enfin elle me lança un de ces regards fermes & bril-

lans , qui me fit baisser la vûe. Je ne pus en soutenir la vivacité , & si elle n'eut continué de parler , l'impossibilité où mon trouble m'avoit mis de répondre , eut découvert aisément ce qui se passoit dans mon cœur.

Il ne fut non plus question ce jour-là de Clarice , que si je ne l'eusse jamais connue. Sur les six heures , il arriva du monde , qui venoit passer l'avant-souper chez Madame de P***. Elle me présenta aux Dames & aux Cavaliers. On joua au Pharaon , & elle voulut que je pontasse de moitié avec elle. On servit ensuite. Elle me fit placer à table auprès d'elle , en qualité d'étranger. La bonne chere & le vin de Champagne exciterent la joie de tous les convives. L'éducation que j'avois reçûe chez mon pere , où ce qu'il y avoit de mieux dans la Province se rendoit tous les jours , m'a-

voit mis à même d'être en bonne compagnie; mais il me restoit une timidité inséparable de la jeunesse & du peu d'expérience, qu'on me pardonnoit aisément en faveur de mon âge.

Vers les deux heures après minuit, tout le monde se retira, & je restai seul avec Madame de P***. Elle ordonna à un de ses gens de me conduire dans l'appartement qu'elle m'avoit fait arrêter. Elle eut, avant de me quitter, le soin de m'exhorter d'une manière vague & indirecte à la discrétion. Ne confiez, me dit-elle, votre secret à personne. Mon mari pourroit trouver mauvais que j'entre dans votre ressentiment. Ainsi cachez votre nom avec soin. On pourroit même juger des soins que je prens, d'une façon défavantageuse à mon honneur, & les médifans gloseroient

peut-être des actions les plus innocentes. J'attens demain ou après demain la réponse de votre pere. Je n'ai point voulu lui écrire que vous étiez à Paris. Il auroit pû vouloir vous rappeler à Rouen ; & je sai que vous auriez quitté Paris avec regret. Mais je me charge, s'il veut vous abandonner à ma conduite, de votre avancement & de votre retour dans cette ville. J'ai écrit à la Présidente de B*** ma bonne amie, à qui j'ai remis la réussite de cette affaire. Ainsi, restant à Paris, il faut vous résoudre, ou d'être connu de mon époux, ou de taire votre nom à tout le monde : excepté que vous ne vouliez retourner à Rouen, & que vous ne soyez bien aise de quitter vos nouveaux amis. Ce seroit, répondis-je, le plus grand supplice que je pusse souffrir, que celui de m'éloigner des person-

nes à qui j'ai tant d'obligation. Vous avez donc quelque amitié pour moi ? reprit Madame de P*** d'une façon badine & enjouée. Je n'ose , lui dis-je , me servir de ce terme : mais souffrez que je vous assure de la reconnaissance la plus vive & la plus respectueuse. Je veux moins de respect , repliqua-t'elle , & plus d'amitié. Je vous ai obligation la premiere ; & c'est moi qui dois me louer de votre bon cœur.

Pendant ces discours , elle badinoit avec le neud du ruban de sa bourse , qu'elle accommodoit comme par distraction. La blancheur de sa main éblouissoit mes yeux ; & ses doigts , qui se trouvoient si proche de ma bouche , sembloient me dire : on vous permet de nous baiser. Je baissai plusieurs fois la tête , sans savoir précisément quel étoit mon dessein.

sein. Enfin, & sans connoître ce que j'allois faire, je colai doucement mes lèvres sur la main de Madame de P***. Cette liberté sembla finir sa distraction. Elle me donna un petit coup sous le menton. Vous êtes trop hardi, me dit-elle, Monsieur. Allez vous coucher, & dormez bien. Si vous êtes dans le dessein d'aller demain à l'opéra, vous m'y conduirez avec la Marquise de Moissac, & nous ne voulons point avoir d'autre Cavalier que vous.

Je sortis si agité de chez Madame de P***, & j'étois si occupé de son idée, qu'en arrivant dans le nouveau logement qu'on m'avoit préparé, à peine y fis-je attention. J'y trouvai tout ce dont je pouvois avoir besoin. Le nouveau Domestique qu'on m'avoit donné, avoit eu soin d'y faire transporter mes hardes; & de l'état

I. Partie.

D

du monde le plus triste, je me voyois tout à coup dans une aisance aussi grande que celle que j'eusse pû avoir chez mon pere. Ces réflexions m'occupoient moins que Madame de P***. Le lendemain j'allai chez elle, & je la conduisis avec la Marquise de Moifac à l'opéra. Le hazard fit que Monsieur de P*** s'y rencontra avec Clarice. Je l'aperçûs en ouvrant la loge, & je crus devoir en avertir Madame de P***, dans la crainte que Clarice, me voyant avec elle, ne découvrit qui j'étois à mon rival. Passons, me dit-elle, aux secondes loges, & plaçons-nous au-dessus de celle de mon mari. Vous vous assiérez dans le fond, & nous n'aurons rien à craindre.

Pendant l'opéra, Madame de P*** étoit moins attentive à la musique, qu'à examiner ce qui se passoit dans

mon cœur. Elle me fit mille plaisanteries sur mon embarras ; & réellement j'étois peu tranquile, quelque piqué que je fusse contre Clarice, & quelque douceur que je trouvasse dans le plaisir d'être aimé d'une femme qui me mettoit à même de briller dans le monde ; il m'étoit impossible d'être si près de mon infidèle, sans sentir quelque retour vers elle. J'avois une envie infinie de voir ce qu'elle faisoit avec le Fermier-Général ; mais il m'étoit impossible, les deux Dames occupant le devant de la loge. J'apperçus une fente au plancher ; & pour avoir le moyen de regarder au travers, je laissai tomber ma tabatière. En me baissant pour la ramasser j'attachai mes yeux sur la fente, & vis mon rival qui tenoit une des mains de Clarice. Elle détournoit de tems en tems les yeux sur lui,

D ij

& fourioit aux discours qu'il lui faisoit. Comme il parloit bas, je ne pus les entendre; mais piqué de ce que je voyois, je crachai par le trou sur les mains de Clarice & du Fermier, qui se trouvoient directement sous ma bouche. Pendant que je faisois cette polissonnerie, Madame de P*** qui s'étoit apperçû que je regardois par une fente, me prit par l'oreille, & me tira assez rudement: vous êtes bien jeune! me dit-elle. Levez-vous, & asséiez-vous, ou nous nous broüillerons. L'air piqué avec lequel elle me parloit, m'étonna. Je tremblai de lui avoir déplû. Comme j'allois m'excuser, le Fermier-Général regarda dans la loge au-dessus, pour avertir de ne point cracher, & voyant sa femme & la Marquise de Moifac, il crut que c'étoit une plaisanterie de ces Dames; & leur montra sa main,

pour leur faire signe de ne plus cracher. Vous êtes un grand polisson, me dit Madame de P***; je vous pardonne en faveur de la malice, elle est excusable; mais n'y retournez plus.

Je fus charmé de voir qu'elle étoit moins fâchée que je ne l'avois cru. Pendant le reste de l'opéra je restai plus tranquille, & Madame de P*** ayant appuyé sur mes genoux un de ses bras, sa main se trouva dans la mienne sans que je fusse comment j'avois eu la hardiesse de la toucher. Elle sembloit ne pas s'en appercevoir; & dès que je fus possesseur de ce trésor, elle affecta une rêverie & une distraction étonnante. Elle en sortit après un gros quart-d'heure, & me donnant un coup sur les doigts, en retirant sa main: que faites-vous là? me dit-elle: il faut donc que vous

badiniez toujours? Elle accompagna ce reproche d'un coup d'œil qui acheva de me mettre dans ses fers. Aussi fut-elle très-contente de moi; car je ne me souvins plus que Clarice étoit si près de moi: & lorsque l'opéra fut fini, je n'eus pas la moindre curiosité de la voir sortir.

Madame de P***regarda mon indifférence comme un garand certain de sa conquête. Elle avoit trop d'usage du monde, & connoissoit trop bien tous les mouvemens du cœur, pour douter un moment de la possession du mien. Elle le regardoit comme un bien dont elle alloit être paisible souveraine. Ma jeunesse & ma légèreté étoient les seules choses qui l'inquiétassent. Elle craignoit encore plus de me voir inconstant qu'indiscret. Depuis long-tems elle s'étoit mise au-dessus de certains pré-

jugés, & je n'étois que le successeur de dix amans fortunés, mais volages. Elle étoit plus tendre que coquette, & sa coquetterie n'étoit qu'une fuite de l'inconstance de ses adorateurs. Si elle eut eu le bonheur de trouver un amant fidèle, elle s'y fut entièrement fixée. Elle étoit charmée que j'eusse fitôt oublié Clarice; mais elle craignoit d'essuyer le même sort. Pour éviter ce malheur, auquel elle auroit dû être accoutumée, elle voulut employer toutes les précautions possibles, & m'engager dans ses liens par l'amour & la reconnoissance. Elle reçut une lettre de mon pere qui faisoit ses desseins. La Présidente de B*** avoit négocié mon raccommodement avec lui, & elle y avoit réussi. Il consentoit que je restasse à Paris, où il me feroit toucher une pension convenable à ma naissance, jusqu'à

ce qu'il pût trouver quelque emploi dans le service. L'éclat que mon affaire avoit fait à Rouen le fit résoudre aisément de m'en voir éloigné. Ainsi je me vis tout à coup d'un état misérable dans une situation brillante pour un jeune homme, & de laquelle j'avois l'obligation à Madame de P***. Je la remerciai dans les termes les plus vifs, des bontés dont elle m'avoit honoré. Elle parut touchée de ma reconnoissance ; & si j'avois été moins jeune & moins novice, il m'eut été aisé de voir qu'elle étoit plus sensible au plaisir de m'obliger, que je ne l'étois aux bienfaits que j'en recevois.

Je continuai à faire des progrès dans son cœur. Il se passoit peu de jours qu'elle ne me donnât des marques de tendresse. Elle agissoit cependant d'une manière qu'il m'étoit impossible

impossible de pouvoir démêler parfaitement si l'amitié ou l'amour la faisoit agir. Le peu d'expérience que j'avois des femmes m'empêchoit de distinguer lequel de ces deux motifs déterminoit ses démarches. Elle auroit souhaité que j'eusse été un peu plus clairvoyant. Il lui tardoit d'être assurée par moi-même de mon cœur. Elle se faisoit un bonheur de l'avouer de ma défaite : mais ma timidité s'opposoit à ses desirs , lorsque ses manières aisées & sans façon sembloient me rassûrer. Lorsqu'elle croyoit m'avoir amené au point de parler , la crainte faisoit expirer la parole dans ma bouche , & dès que je songeois à dire que j'aimois , je devenois muet. Madame de P*** comprit enfin qu'elle étoit obligée de faire toutes les avances. C'étoit une chose assez mortifiante pour une femme en-

I. Partie.

E

core aimable ; mais elle étoit absolument nécessaire ; & dans cette dure extrémité , il falloit se résoudre ou de franchir le pas , ou de risquer d'être encore long-tems dans une gêne & une incertitude cruelles.

Madame de P*** avoit été jusqu'alors assez prompte dans ses expéditions. On attribuoit même la légèreté de quelques-uns de ses Amans à la facilité qu'ils avoient trouvée dans sa conquête. Elle résolut d'abrégér tant de longueur , malgré le cérémonial observé dans la galanterie ; elle crut qu'un rendez-vous donné à propos , me feroit ouvrir les yeux. Elle voulut cependant pallier cette démarche , & ne me faisoit sentir ce qu'elle faisoit pour moi , que dans le moment précis où cela seroit nécessaire pour notre bonheur commun.

Un jour où je l'avois conduite à la

comédie , elle me parla pendant long-tems de mon pere. Venez demain , me dit-elle , sur les dix heures du matin , vous prendrez du chocolat dans mon cabinet , & je veux que vous lui écriviez une lettre dans laquelle je mettrai deux ou trois mots. C'est à dix heures au moins , ajouta-t'elle , que je vous donne rendez-vous. N'allez pas venir avant , car vous ne me trouveriez pas habillée. Je crus répondre parfaitement bien , en l'asûrant que je n'irois qu'à dix heures sonnées. Elle ne put s'empêcher de sourire de mon peu d'expérience. Je redoublai de nouvelles protestations , & me félicitai en moi-même d'avoir sù si bien la persuader de mon obéissance.

Madame de P*** avoit trop d'expérience pour ne point réparer ma sottise & mon imbécilité. Lorsque

E ij

j'arrivai le lendemain , à peine for-
toit-elle du lit. J'avois bien prévû ,
dit-elle , que vous viendriez avant dix
heures. Je l'asûrai qu'il y avoit près
de demi-heure qu'elles étoient son-
nées. Vous êtes un menteur , reprit-
elle , & il n'est pas encore dix heu-
res. Assëiez-vous & vous prendrez du
chocolat. J'étois si attentif à regarder
Madame de P***, qu'à peine enten-
dois-je ce qu'elle me disoit. Elle avoit
la gorge extrêmement découverte.
Cependant elle paroissoit dans un
état qu'on ne pouvoit dire affecté.
Sa coëffure étoit négligée & sem-
bloit se ressentir du désordre de la
nuit ; mais ce dérangement valoit une
parure régulière , & je la trouvai dans
cet état beaucoup plus belle que lorf-
qu'elle étoit habillée. Que regardez-
vous ? me dit-elle ; vous me trouvez
affreuse. Il faut être aussi bonne que

je la suis, pour vous recevoir dans l'érat & l'équipage où me voilà, & franchement je vous pardonne avec peine d'être venu sitôt. Je l'asûrai, en bégayant, qu'elle étoit aussi belle à mes yeux qu'un Ange. Je fis mille complimens ridicules & interrompus. Elle eut pitié de mon trouble & voulut me rassûrer. Elle m'interrompit, & ce fut heureusement pour moi; car je commençois absolument à ne savoir plus que dire. Sa conversation roula sur le soupé de la veille. Vous êtes-vous apperçû, me dit-elle, de la façon dont le Chevalier de Catalan est avec la Marquise de Moissac? Il me paroît qu'ils ne sont pas mal ensemble. Je l'ai remarqué aussi, lui dis-je, Madame; & je crois que le Chevalier est plus amoureux qu'il n'est aimé. Vous vous trompez, répondit-elle; je croirois la Marquise

plus sensible que lui. Mais les femmes sont obligées à des égards & à des ménagemens qui les contraignent beaucoup plus que les hommes. Avouez , continua-t'elle , qu'il est dur de ne pouvoir agir librement , & d'être obligé de taire ce que l'on pense. C'est une situation bien cruelle que celle-là , dis-je en rougissant beaucoup , & je plains fort ceux qui s'y trouvent. Vous parlez d'un ton si ému , repliqua Madame de P***, que je vous croirois presque dans le cas. Un regard tendre qu'elle joignit à ce discours , me força de rompre le silence. Si l'on est malheureux , lui dis-je , lorsque l'on aime sans espérance , je doute qu'il soit un mortel plus infortuné. Quoi ! vous êtes amoureux ? me demanda-t'elle ; & de qui , mon cher enfant ? apprenez-moi ce secret , je veux être votre con-

fidente. Quand on est faite comme vous, Madame, repliquai-je, on est plus propre pour être adorée, que pour être chargée du secret des autres. Quoi ! c'est moi que vous aimez ? s'écria-t'elle : & à quoi pensez-vous, mon fils, & quelle est votre espérance ? Aucune, repris-je en pleurant, c'est ce qui cause mon désespoir. Ho ! ne pleurez point, me dit-elle, je ne veux pas être le témoin de vos larmes. Voyez l'effet qu'elles font ; j'allois me fâcher, lorsque vous m'avez dit que vous m'aimiez, & actuellement je cherche à vous consoler. Je ne veux point vous désespérer. De vous dire, continua-t'elle, que je vous écouterai, vous voyez bien vous-même que cela ne se peut ; mais je consens que vous espériez, que vous me disiez même que vous m'aimez. Comme je vous regarde

E iij

sans conséquence, je ne me scandaliserai pas de vos déclarations. Allons, je vous ordonne en souveraine de prendre un air plus gai : je ne veux pas qu'un Amant soit triste & mélancolique. Il entroit quelque chose de tendre dans le ton dont Madame de P*** me disoit ces plaisanteries ; & une personne plus rusée que moi eut compris qu'elle vouloit m'apprendre que j'étois aimé, qu'il ne convenoit pas qu'elle me le dît encore ; mais qu'elle fouhaitoit que j'agisse comme si j'avois été persuadé de sa tendresse. J'étois bien éloigné d'expliquer aussi favorablement ses discours : je croyois que la seule pitié les dictoit ; & j'étois d'autant plus fâché, que j'avois cru le contraire & m'étois flaté d'être aimé. Les espérances que mon ami m'avoit données me paroissoient des chimères, & j'étois accablé de ce

coup. Madame de P*** s'aperçut qu'elle ne viendrait pas aisément à bout de me découvrir ce qui se passoit dans son cœur, si elle ne me le montrait à découvert ; les moindres détours me mettoient en défaut, & c'étoit une nécessité de s'expliquer clairement.

Ecoutez-moi, mon fils, me dit-elle, je souffre à regret de vous voir aussi triste, & je voudrois pouvoir vous soulager. Dites-moi naturellement : êtes-vous plus discret que ne le sont les gens de votre âge ? sauriez-vous vous taire, si vous étiez heureux ? L'indiscrétion, répondis-je, n'a jamais été mon défaut, & je crois qu'il seroit difficile de m'arracher un secret. Mon Dieu ! reprit-elle, c'est là le discours de tous les jeunes gens ; ils sont dans la spéculation capables des plus belles cho-

ses, & ce n'est rien moins dans la pratique. Quoi! si vous saviez que je vous aime autant que vous m'aimez, que vous m'êtes aussi cher que moi-même, vous sauriez vous taire? Je croirois, lui dis-je, qu'il manqueroit quelque chose à mon bonheur, s'il venoit à être connu de quelqu'un. Vous m'assûrez, répondit-elle, que vous êtes dans ce sentiment? hé bien, je vous permets donc de croire que je vous aime; car rien n'est si vrai & je ne puis m'en défendre. Un regard que me jetta Madame de P***, & sa belle main qu'elle me présenta pour gage de sa passion, pensèrent me faire expirer de plaisir. Je me jettai à ses pieds, j'embrassai ses genoux. Elle badinoit d'une main avec mes cheveux, & de l'autre me donnant de petits coups sous le menton, levez-vous, me dit-elle; je sens que je de-

viens trop foible , & j'ai honte de ma complaisance. Si quelqu'un venoit , & qu'il vous surprît à mes genoux.... Mais non , ajouta-t'elle ; j'ai ordonné à Brochard de fermer la porte sur nous , & je n'ai rien à craindre de votre indiscretion. Allons , ôtez-vous d'une situation pareille , ou je vais me fâcher. Un discours aussi clair ne me mit point au fait des volontés de Madame de P***. Elle eut la douleur de me voir asseoir fort tranquillement , & je crus qu'il étoit de mon devoir de lui obéir. Le reste de ce rendez-vous se passa en protestations d'amour & en sermens de fidélité & de discrétion , que je débitai amplement. La prudente Brochard vint enfin sur le midi dans l'appartement de sa Maîtresse , pour l'habiller : elle ouvrit cette porte , dont la garde lui avoit été confiée inutilement.

Depuis ce jour-là je vécus avec Madame de P*** avec moins de contrainte. Elle tâchoit de m'enhardir par ses manières tendres & engageantes , & ne voulant pas risquer inutilement un second rendez-vous , elle vouloit avant de m'en donner un , me mettre à même de savoir en profiter. Elle étoit étonnée qu'ayant déjà aimé Clarice , je fusse encore aussi novice ; mais elle ignoroit les différentes impressions que font sur l'esprit d'un homme , une fille pour laquelle il n'a que de l'amour , & une femme qu'il croit devoir respecter. Je sai que ce respect est un outrage ; mais dans un certain âge on ne connoît pas assez le beau Sexe , pour savoir combien on l'oblige en lui en manquant en certaines occasions.

Ma sagesse & ma retenue déplaisoient à Madame de P***. Cepen-

dant elle voyoit que nos affaires prenoient un assez bon train. Je lui baisois souvent les mains, & lorsque je me rencontrois seul avec elle, je m'étois enhardi deux ou trois fois à lui ravir quelques baisers sur les lèvres. J'allai même un jour jusqu'à m'émanciper à vouloir en prendre un sur sa gorge. Elle vit mon dessein, & sans m'empêcher de l'exécuter, une foible défense de sa part ne fit qu'augmenter mon bonheur. Cette action lui parut être d'un bon augure: elle crut qu'elle pouvoit risquer un rendez-vous; mais elle voulut qu'il parût venir du hazard, plutôt que d'un dessein formé.

Un soir après soupé, chacun s'étant retiré de bonne heure, comme j'allois sortir aussi, restez encore un moment, me dit-elle, il n'est pas encore minuit, & je ne saurois me cou-

cher fitôt. Je veux, poursuivit-elle, que vous me racontiez, pour m'amuser, l'histoire de vos premières amours, & j'exige de vous la confidence des choses les plus secrètes. Je fatisfis sa curiosité le plus qu'il me fut possible; mais je touchai légèrement le seul endroit sur lequel elle vouloit m'arrêter. Vous ne me racontez point, me dit-elle, comment vous obtintes les premières faveurs de Clarice. Est-ce que le souvenir vous en est désagréable? Trouvez-vous que le moment qui comble les vœux de deux Amans, soit le moins touchant dans le recit de leur passion? J'ai oublié, lui répondis-je, tous les plaisirs passés; ils me paroissent fades auprès de ceux que je goûte aujourd'hui. N'est-ce point, dit Madame de P***, que vous aimez ordinairement moins violemment que

vous ne le dites ? Le peu d'idées que vous avez de votre bonheur passé, ne feroit-il pas causé par votre indifférence ? Cela étant, je serois charmée que nous en restassions toujours au même terme où nous en sommes. Si vous changez dans la suite, ma vanité en aura moins à souffrir. Moi changer ! m'écriai-je. Moi, Madame ! Ha ! ne le croyez pas. Si jamais je suis assez heureux pour avoir des faveurs auxquelles je n'ose prétendre, le souvenir m'en fera cher au-delà du trépas. Il faut, répondit-elle, les mériter par votre constance & votre attachement. Cela ne va pas si vite. Je vous aime : en voilà bien assez ; peut-être trop, continua-t'elle en me regardant tendrement. Forcez-moi au reste, je me défendrai ; mais je n'ai pas assez de présomption pour être assurée de la victoire.

Ces dernières paroles de Madame de P*** portèrent un rayon de lumière dans mon ame. L'amour m'ôta le bandeau qui me couvroit les yeux. Je reconnus que j'avois perdu du tems bien inutilement ; je voulus le réparer. Après quelques discours passionnés, je risquai quelques gestes assez hardis : elle parut étonnée de mon audace ; mais ses yeux pleins de feu démentoient ses discours. Heureusement nous étions assis tous les deux sur un sofa, & nous nous y trouvâmes tout-à-coup dans une situation différente, sans que nous fussions précisément comment cela s'étoit passé.

Depuis ce jour-là Madame de P*** redoubla pour moi ses empressements. Elle me combloit de présens : il étoit peu de jours que je ne reçusse des marques de sa libéralité ; & j'étois en état

état avec ce qu'elle me donnoit & la pension de ma famille, de paroître dans le monde avec toute l'aifance que peut fouhaiter un jeune homme.

Madame de P*** reçut une lettre de mon pere qui l'allarma beaucoup. Il vouloit me faire venir à Rouen, pour me remettre entre les mains du Colonel du Regiment de Poitou, à qui j'appartenois de très-près. J'avois atteint dix-neuf ans, & il étoit tems que j'entraffe au Service. Elle ne trouva d'autre expédient, pour parer ce coup qui la défefpéroit, que d'écrire à mon pere qu'elle lui donnoit fa parole d'honneur de me faire avoir, par le moyen de fes amis, une Compagnie de Cavalerie, fans qu'elle coûtât un fol. Elle favoit bien que la chose étoit impossible; mais son amour la fit aifément réfoudre à facrifier quinze mille livres pour pou-

I. Partie.

F

voir me garder huit ou dix mois de plus à Paris. Elle crut que lui étant redevable de mon avancement , ce feroit un nouveau motif pour augmenter ma passion. D'ailleurs , je pouvois aisément venir passer mes hivers à Paris , & la reconnoissance l'exigeoit. Elle m'apprit ce qu'elle étoit résolue de faire en ma faveur , & me montra la lettre qu'elle écrivoit à mon pere. Je la remerciai dans les termes les plus vifs , & lui jurai que je n'acceptois ses bienfaits , que pour être plus commodément à même de venir à Paris , & d'y rester plus long-tems. Elle parut très-satisfaite ; & dès ce jour-là , elle commença à faire agir ses amis au Bureau de la Guerre , pour me procurer l'agrément du Roi. Je fus six mois avant de l'obtenir. Ce tems fut employé à faire assidument ma cour à ma généreuse

Maîtresse. J'avois plusieurs fois rencontré son époux. Mais comme il ne soupoit jamais chez lui, & qu'il paroïssoit à peine trois fois l'année dans l'appartement de sa femme, je le connoissois très-peu, & les plus longues conversations que j'avois eues avec lui, n'alloient pas à trente mots. Il ne me connoissoit que sous le nom de Dampierre. Je le rencontrai un jour dans sa cour; il alloit sortir, & j'entrois: je lui souhaitai le bonjour. Il me parut d'un accablement surprenant: à peine me regarda-t'il; & je soupçonnai qu'il ne sût quelque chose de mon intrigue. Je montai dans l'appartement de sa femme, à qui j'appris le sujet de ma crainte. Ha! vraiment, me dit-elle, le bon homme a bien autre chose en tête. Clarice, votre ancienne Maîtresse, vient de lui jouer le même tour qu'à vous.

F ij

Elle a décampé sans trompette, avec un jeune Garde du Roi, munie de plus de vingt mille livres de bijoux & d'argent comptant. J'ai appris cette histoire d'un homme de mes amis, qui étoit un peu le confident de mon mari. Il a trouvé cette aventure si plaisante, qu'il n'a pû s'empêcher de me l'apprendre : j'en ai ri toute la matinée. Le bon homme de P*** a fait chercher par-tout, & n'a pû avoir aucune nouvelle. Dans l'état où il est, j'ai cru devoir avoir pitié de lui. Comme l'ordre de ses soupers se trouve dérangé, je lui ai fait demander s'il vouloit que nous l'attendissions ce soir. Il s'est piqué d'honneur, & m'a fait répondre qu'il étoit prié chez le Comte de Florac, qu'il comptoit partir demain pour aller passer avec lui un mois dans ses terres.

La fuite de Clarice me réjouït fort ;

elle me parut singulière, & quoique depuis long-tems j'en fusse défabusé, je fus bon gré à ce Garde du Corps, qui m'avoit si bien vengé. Je restai encore deux mois à Paris après cette aventure ; & ayant eu l'agrément d'une Compagnie dans le Régiment de Berry, je me disposai à le joindre à Cambrai, où il étoit en Garnison. Madame de P*** me fit présent de trois cens pistoles & d'un fort bel équipage. Elle eut souhaité qu'avant de partir, j'eusse été voir mon pere ; mais comme l'action criminelle, que celui de Clarice avoit intentée contre moi, duroit toujours, on crut qu'il valoit mieux que je ne parusse point à Rouen, quoiqu'il eut cessé de poursuivre le procès, ayant pris le parti d'abandonner entièrement sa fille, après l'éclat qu'elle avoit fait. Je partis de Paris, & m'arrachai

des bras de Madame de P***. J'étois aussi attendri & aussi sensible qu'elle; je mêlois mes larmes avec les siennes, & j'avois autant besoin qu'elle de consolation. Je vous aimerai toujours, lui disois-je, & rien ne pourra vous effacer de mon cœur. Je sens plus que jamais dans ce moment combien il m'est impossible de vivre sans la possession du vôtre. Hélas! si vous deveniez inconstante, je ne survivrois pas à votre infidélité. Je suis, me dit-elle, agitée des mêmes craintes; & s'il faut que je juge de vous par les autres hommes, vous ferez inconstant. Vous avez oublié Clarice: pourquoi serois-je plus heureuse qu'elle? Quelle différence! m'écriai-je; l'une ne méritoit que du mépris, & l'autre est digne de toute mon estime. Je cède, répondit-elle, autant que je le puis, à vos raisons. Elles cal-

ment un peu mes chagrins. Mais rien ne peut les finir que votre prompt retour. J'assûrai ma chere Maîtresse d'être à Paris dès le moment que mon devoir me le permettroit, & je m'arrachai de Paris le cœur gros de soupirs, & les yeux pleins de larmes.

J'avois déjà envoyé mon équipage en Flandre. Je pris la poste suivi d'un seul Domestique, qui étoit le même que m'avoit donné Madame de P***, & qu'elle regardoit comme un espion sûr de toutes mes démarches. Elle comptoit d'autant plus sur lui, qu'il étoit amoureux de Brochard sa Fille de chambre, qu'il comptoit épouser; ce que j'avois toujours ignoré.

Les deux premiers mois que je fus arrivé à Cambrai je crus que je ferois rencherir le papier, par la quantité de lettres que j'écrivis à Madame de P***. Elle me répondit de la façon

la plus tendre , & elle étoit afsûrée de ma fidélité par les avis secrets de mon Valet de chambre qui l'instruisoit , selon ses ordres , de mes plus secrètes démarches. Trois mois se passèrent dans cette situation tranquile. Je comptois retourner dans deux à Paris : j'étois perpétuellement occupé de cette agréable idée , lorsqu'un jour étant chez la femme du Lieutenant de Roi de la Place , une jeune Demoiselle vint lui rendre visite. On proposa de jouer un Quadrille , & je fus destiné pour la partie de Mademoiselle de Rincourt. C'étoit ainsi qu'on appelloit cette jeune personne qui venoit d'arriver , & pour qui j'avois d'abord senti un certain mouvement dont je n'avois pû deviner la cause. Pendant le tems que dura la partie , je remarquai en elle tant de grace & tant de vivacité d'esprit , que je me
fis

fis un plaisir de lier conversation avec elle le reste de la soirée.

En sortant de l'assemblée , je fus moins préoccupé de Madame de P*** que je ne l'étois ordinairement. L'image de Mademoiselle de Rincourt se présentoit souvent à mon imagination : son idée m'occupoit davantage que celle de mon prochain voyage de Paris. Je savois mauvais gré    mon destin qui m'avoit fait connoître si tard une personne aussi spirituelle, & qui me laissoit si peu de tems à profiter de sa conversation. Je la revis le lendemain chez le Lieutenant de Roi. Je m'informai où elle alloit ordinairement à l'assemblée. J'arrive de la campagne , me dit-elle , où j'ai passé quatre ou cinq mois. Je suis obligée de faire tous les jours un nombre de visites ; mais je viens régulièrement ici tous les soirs , & c'est la mai-

I. Partie.

G

son ordinaire où je passe mes avant-soupers. Je ne manquai pas de m'y trouver le lendemain. Elle y vint assez tard , & toutes les parties étant commencées elle ne joua point. Cela me donna plus de commodité pour lui parler ; & le résultat de la conversation que j'eus avec elle , fut la perte de Madame de P*** & le triomphe de Mademoiselle de Rincourt. Je n'osai lui avouer ce qui se passoit dans mon cœur ; il y avoit trop peu de tems que je la connoissois pour risquer une déclaration dans les formes ; je voulus attendre encore quelque tems , & je restai pendant huit ou dix jours , où mes yeux furent mes seuls interprètes. Elle entendoit parfaitement ce langage , que les Dames de garnison savent presque en naissant. J'avois peut-être plus de prédécesseurs auprès d'elle , que chez Madame de

P***. Il est vrai que les Adorateurs de Mademoiselle de Rincourt n'avoient point été aussi loin. Elle vouloit absolument un mari, & dans cette vûe elle favorisoit ses Amans par des espérances, & peu par des réalités. Mais personne ne savoit mieux donner un coup d'œil à propos, risquer un mot qu'on peut interpréter favorablement, affecter un air mélancolique, qui paroît une suite d'un véritable amour, laisser échaper un soupir, qui semble dire beaucoup, & qui dans le fond ne dit rien. Ces talens, si communs au beau Sexe en général, sont possédés par les Dames de garnison dans leur plus haut degré de perfection.

Mademoiselle de Rincourt voyoit avec plaisir le progrès qu'elle faisoit sur mon cœur. Je passois pour être très-riche: les bienfaits de Madame

de P*** me mettant en état de briller, on croyoit que je devois avoir de chez moi une pension beaucoup plus considérable que celle que mon pere me donnoit. J'étois regardé dans la garnison d'un nombre de filles avides d'un mari, comme une illustre conquête. Mademoiselle de Rincourt ne perdoit aucune occasion pour s'assurer la possession d'un cœur qu'elle croyoit accompagné des richesses. Elle voulut s'assurer s'il étoit vrai que je l'aimasse, & me mit bientôt à même de le lui apprendre. Elle reçut ma déclaration d'une façon tendre, mais retenue. Elle ne m'ôta pas l'espérance d'être payé de retour, mais elle ne m'en laissa point l'assurance. Elle reçut l'offre de mon cœur sans engager le sien, ni sans le refuser. Elle régla sa réponse sur l'expérience qu'elle avoit de pareilles rencontres, & fit si

bien que sans me rien promettre , je devins plus amoureux que jamais.

A peine me souvenois-je de Madame de P***, elle sembloit bannie de ma mémoire. Les lettres que je lui écrivois , malgré les efforts que je faisois pour y paroître encore sensible , étoient plutôt un tissu de complimens , qu'une vive peinture des sentimens que j'avois eu pour elle. Mon Valet de chambre fut bientôt instruit de ma nouvelle passion , & il en donna avis en fidèle & habile agent. Je reçûs de Paris une lettre foudroyante ; on m'appelloit ingrat , fourbe , parjure ; on me menaçoit de suivre mon exemple , & l'on m'envoyoit certain détail de mes nouvelles amours , qui me fit soupçonner la trahison de mon Valet de chambre. Comme l'argent & les bienfaits de Madame de P*** valaient la pei-

ne d'être conservés, j'écrivis fort au long pour me justifier, & je promis d'éviter tout ce qui pourroit occasionner qu'on me soupçonnât d'infidélité. Je ne tins pas ma parole; j'étois trop amoureux, pour faire cet effort sur moi-même. Je reçûs peu après une lettre aussi foudroyante que la première. Je vis clairement que j'étois trahi par mon Valet de chambre. Je le renvoyai & le chassai de chez moi, & ce fut là le comble des crimes. Madame de P*** m'écrivit de ne plus penser à elle, qu'elle oublioit qu'elle m'eût jamais connu, que j'eusse à lui renvoyer ses lettres, & qu'elle auroit soin de me faire remettre les miennes. Il y avoit des choses si piquantes dans sa lettre, & elle m'y faisoit si fort ressentir les obligations que je lui avois, que je résolus de rompre avec elle entièrement.

L'amour que j'avois pour Mademoiselle de Rincourt me faisoit supporter aisément la perte de Madame de P***. J'avois mis ses lettres sur ma table pour en faire un paquet & les lui renvoyer par le Courier. J'allois lui écrire dans le moment que le Comte de Mirol arriva. Il étoit Capitaine dans le même Regiment que moi, & nous étions fort amis. Comme il passoit ordinairement ses hivers à Paris, nous devions partir ensemble de la garnison pour nous y rendre dès que le semestre viendrait. Il aperçut des lettres de Madame de P*** sur ma table, & reconnoissant son écriture : Ha ! pardi, s'écria-t'il, si c'est là des lettres d'une personne que je connois, l'aventure est plaisante. Avoue-le, me dit-il, c'est là l'écriture de Madame de P***, & en même tems saisissant malgré moi

une de ses lettres , & la regardant de plus près , c'est elle-même , s'écria-t'il ; c'est donc vous qui avez été choisi pour mon successeur. Ces paroles du Comte de Mirol exciterent ma curiosité ; je fus aussi empressé d'apprendre son histoire , qu'il l'étoit de savoir la mienne ; & n'ayant plus rien dans le cœur pour Madame de P***, je lui avouai naturellement que c'étoit elle qui m'avoit écrit ces lettres. Je puis , me dit le Comte de Mirol , vous en remettre une aussi grande quantité quand vous le souhaitez ; mais avant de vous apprendre mes secrets , il faut que vous me fassiez une entière confidence des vôtres. Je contentai sa curiosité , & lorsque j'eus fini mon recit ; je vais , dit-il , vous apprendre l'histoire de Madame de P*** en vous racontant la mienne.

DU CHEVALIER DE *** 81




HISTOIRE

DU

COMTE DE MIROL

ET DE

MADAME DE P***.

 U fortir de la campagne de Fontarabie , ma Compagnie ayant beaucoup souffert , je revins à Paris pour faire des recrues. J'allois souvent chez la Marquise de Moifac. Madame de P*** étoit fort son amie : elle venoit

d'être trahie par un Officier aux Gardes Françoises , qui l'avoit sacrifiée à la Comtesse de Saint-Chon. Le désir de faire une nouvelle conquête , & quelque peu de goût qu'elle avoit pour moi , furent les sources de mon bonheur. Il me fut aisé d'appercevoir par quelques-unes de ses démarches , que je ne lui étois pas indifférent. Elle est , comme vous savez , encore fort aimable. Je savois de plus qu'elle étoit généreuse , & pour un Officier qui n'avoit pas été trop heureux pendant la campagne , c'étoit là une fortune très-honnête. Je tâchai d'avancer mes affaires auprès d'elle le plus qu'il me fut possible. Je n'eus pas de peine à la persuader , & je remplaçai le poste de l'Officier aux Gardes avec la jouissance des honoraires qui y étoient attachés.

Il semble que ce soit une fatalité ré-

servée à Madame de P***, d'être peut-être la seule femme disposée à la constance & de ne rencontrer que des Amans volages. Dès que j'eus rejoint le Régiment, je devins amoureux à Bayonne d'une fort aimable fille. A peine écrivis-je cinq ou six fois à Madame de P***. Elle m'accabla de lettres dans les commencemens. Elle vit enfin que j'avois pris mon parti, & nous rompîmes brusquement tous les deux sans aucun éclaircissement. Elle me redemanda ses lettres, ainsi qu'à vous. Je comptois les lui renvoyer ; mais je n'en fis rien, & je ne sai pourquoi. Il entra dans mon procédé beaucoup plus de négligence, que d'envie de garder ses papiers.

Le recit d'une partie des aventures de Madame de P*** acheva de me consoler de la perte de son amitié.

J'étois dans une situation assez opulente, pour me passer de ses bienfaits. D'ailleurs je croyois que l'amour de Mademoiselle de Rincourt étoit un bien qui n'avoit point de prix. Je continuai plus que jamais mes assiduités auprès d'elle, & je croyois être très-avancé lorsqu'il me falut bien changer de ton. Elle me fit sentir qu'il falloit songer à quelque chose de plus solide que l'amour, & m'apprit assez clairement que son cœur étoit réservé pour celui à qui elle donneroit la main. Il est vrai qu'elle me laissa entrevoir que c'étoit par goût qu'elle me donnoit la préférence sur mes rivaux ; mais j'étois bien éloigné de penser au Sacrement. Je n'avois pour me marier, ni assez de bien, ni l'agrément de ma famille, qui eut regardé avec étonnement la simple proposition que je lui en eusse faite. La

chose étoit impossible ; aussi ne déguifai-je pas à Mademoiselle de Rincourt combien il s'offroit d'obstacles à ses souhaits. Depuis ce tems elle fut beaucoup plus réservée avec moi , ses yeux s'armoient de rigueur dès que je m'émancipois à de petites libertés qu'elle m'accordoit autrefois. Un de mes rivaux Capitaine dans le Régiment de Bearn , qui sembloit m'avoir été sacrifié , fut beaucoup plus favorisé , & peu à peu on lui prodigua toutes les faveurs qu'on m'ôtoit. J'étois excessivement amoureux & je ne pus souffrir cette prédilection. Je résolus de m'en venger sur mon rival , je voulus le rendre responsable de la légèreté de ma Maîtresse , & suivant l'usage ridicule de beaucoup de gens , je risquai ma vie pour aquerir la tendresse d'une personne qui ne méritoit que mon mépris. Je cherchai un fri-

vole prétexte pour occasionner l'affaire que je méditois d'avoir avec mon rival. Je réussis malheureusement dans mon dessein, & ayant mis l'épée à la main un soir, au sortir de chez le Lieutenant de Roi, dans une rue détournée, je le blessai de deux coups d'épée, dont il mourut trois jours après.

Notre affaire fit beaucoup de bruit. Mademoiselle de Rincourt piquée au vif de la perte d'un Amant qu'elle espéroit d'épouser, fut la première, dès qu'il fut mort, à répandre le bruit de notre combat. La justice en prit connoissance, & je fus obligé de me sauver à Bruxelles. Mon rival avoit malheureusement beaucoup de parens dans le Parlement de Douai; on obligea le Procureur du Roi de Cambrai d'y envoyer les procédures, & je fus condamné d'avoir la tête tran-

chée. On nomma à ma Compagnie , quelque mouvement que mon pere se donnât pour obtenir mes lettres de grace ; & j'appris dans le même jour que j'avois été condamné à Douai & cassé à Cambrai.

Ces nouvelles étoient assez affligeantes pour me faire faire de tristes réflexions. Je voyois ma fortune renversée & perdue par ma propre faute. Je regrettai alors de n'avoir pas eu plus de constance pour Madame de P*** ; mais il étoit inutile de penser à une chose à laquelle il n'y avoit plus de remède. Mon Pere m'envoya de l'argent & des lettres de recommandation pour plusieurs personnes à Bruxelles , & me fit espérer de pouvoir obtenir dans quelque tems mon retour en France. Ces nouvelles calmerent mes déplaisirs , & je commençai d'aller dans le monde. Com-

me je connoissois encore peu de personnes avec qui je pusse être familièrement & sans façon, le cérémonial de Bruxelles ressemblant à celui d'Espagne, j'allois presque tous les soirs à l'opéra. Les malheurs que Mademoiselle de Rincourt m'avoit causés, ne purent m'empêcher de devenir amoureux d'une Actrice assez jolie. Elle chantoit parfaitement bien, elle s'appelloit la Verrière. L'état où je paroissais n'avoit rien qui ressentît la triste situation où je me trouvois. J'étois mis superbement, bien meublé, en bijoux, & depuis la réception de l'argent que mon Pere m'avoit envoyé, mes finances étoient assez considérables. Je ne pensois pas que c'étoient là les dernières ressources que je pouvois avoir. Je me déclarai Amant en titre de la Verrière. Notre affaire fut bientôt réglée, & par le moyen

moyen de la Dubois , chanteuse dans les cœurs , nous abrégeâmes un nombre infini de cérémonies inutiles.

Pendant trois mois j'oubliai entièrement tous les chagrins que j'avois essuyés. Je m'oubliai , pour ainsi dire , moi-même , & je ne sortis de ma léthargie que lorsque mon argent eut fini. J'aurois dû m'apercevoir de l'état où j'allois bientôt être réduit. Loin de faire des réflexions sérieuses , je commençai à me servir de mes bijoux , & bientôt ils eurent tous pris le même chemin que mon argent. La Verrière m'aimoit effectivement , & , chose surprenante pour une Fille d'opéra , elle ne m'expédia pas mon congé dès le premier moment que je n'eus plus rien à lui donner. Elle poussa plus loin sa complaisance ; elle me nourrit & me logea *gratis*. Depuis plus de six mois , je n'avois d'au-

I. Partie.

H

tre domicile que son appartement , & elle ne m'en exila pas dans ma misère. Mais pour mettre la fin & le comble à mon infortune , mon pere m'écrivit qu'il n'avoit pû obtenir ma grace de la Cour ; qu'on lui avoit promis une Compagnie de Dragons en Espagne , & qu'il m'envoyoit des lettres de récommandation pour trois ou quatre Grands d'Espagne. Il ne faisoit point mention d'argent ; il comptoit que je devois en avoir au-delà de ce qu'il me falloit pour me conduire à Madrid.

Je ne communiquai point ces nouvelles à la Verrière , dont j'étois toujours fort amoureux. Je la flatois , que j'attendois incessamment de l'argent. Cependant comme elle ne le voyoit point arriver , elle crut qu'elle ne devoit pas s'amuser plus long-tems à perdre en vaines douceurs des fleu-

rettes dorées. Elle m'associa un vieux Baron sexagénaire , & par ce coup de politique , elle alia l'amour & Plutus. Je m'apperçus bientôt de ce nouveau Collègue : mais je n'étois point en droit de me plaindre. Je ne donnois plus rien , je n'avois plus rien , & le vieux Baron avoit beaucoup , & donnoit beaucoup. Heureusement pour moi , il s'apperçut que j'étois l'Amant du cœur. Il demanda mon exclusion , elle lui fut refusée ; & la postérité aura peine à croire qu'une Actrice d'Opéra ait eu autant de reconnaissance. Elle raconta mon histoire au Baron , elle le fit Juge lui-même de ce qu'elle devoit faire. Mon rival résolut de me chasser d'une façon qui terminât les choses en douceur. Il me fit offrir , par une fille des chœurs à qui je parlois quelquefois , cent louis comptant , si je voulois lui donner ma

parole d'honneur de partir dans deux jours de Bruxelles. J'acceptai l'offre au même moment, dans la crainte qu'il ne prît fantaisie au Barbon de se rétracter. L'affaire fut conclue le lendemain, & je partis le jour d'après pour Madrid.

Je traversai la France sans être connu de personne, & j'arrivai à Bayonne, sans aucun accident. Dans le tems que le Postillon changeoit de chevaux, je m'étois assis pour me délasser devant la porte de l'écurie. Un Capitaine du Régiment où j'avois servi, & qui étoit né à Bayonne, où il demeuroit ordinairement les hivers, me reconnut. Il m'embrassa avec beaucoup d'amitié, & voulut me retenir jusqu'au lendemain. Vous n'avez rien à craindre ici, me dit-il; personne ne vous connoît, & ne me privez pas du plaisir de voir mon an-

cien camarade. Je ne pus lui refuser ce qu'il me demandoit avec tant d'empressement , & j'allai souper chez lui. Je lui appris une partie de mes aventures , & lui racontai le marché que j'avois fait avec le Baron. Vous êtes bien heureux , me dit-il , d'avoir été traité aussi favorablement de la Verrière. Elle a ordinairement moins de complaisance ; & je connois particulièrement un Officier du Régiment de Tallard , qu'elle a pensé réduire à la chemise.





HISTOIRE

DE

LA VERRIÈRE.



Ans le tems , poursuivit-il ,
que le Régiment se trouvoit
à Strasbourg , je fis connois-
sance avec lui. On l'appelloit le Che-
valier d'Alep. Il étoit aimable , d'une
jolie figure , & très-riche. Il devint
malheureusement amoureux de cette
Verrière , qui chantoit pour lors à un
concert. Il ne tarda pas à être bien
avec elle : il étoit trop riche pour lan-
guir long-tems. Il se livra entière-

ment à sa passion. Ses amis virent, avec regret, les maux dans lesquels il alloit se plonger. Sa Maîtresse avoit aquis la réputation de mettre tous ses Amans à la bésace ; & la générosité du Chevalier faisoit encore plus appréhender pour sa bourse. Elle fut bientôt épuisée : dans moins de trois mois, il se trouva excessivement dérangé. Il étoit trop amoureux, pour réfléchir sur ses égaremens. Il emprunta de plusieurs personnes, & s'endetta considérablement. La Verrière méritoit d'autant moins les biens qu'elle lui prodiguoit, qu'il en amassoit de plusieurs côtés. Elle avoit un rendez-vous secret avec un Abbé qu'elle avoit associé au Chevalier ; & elle conduisoit cette double intrigue avec tant de précaution, que les gens intéressés furent très-long-tems à s'en appercevoir.

Les amis du Chevalier d'Alep étoient au désespoir de le voir plongé dans un égarement duquel on ne pouvoit le faire revenir. Ils essayèrent plusieurs fois les expédiens qu'ils crurent les plus capables de pouvoir lui faire faire quelque réflexion ; mais ce fut inutilement. Le Comte d'Arifax se douta de l'intrigue de l'Abbé : il crut que l'infidélité de la Verrière feroit un moyen infaillible pour faire ouvrir les yeux au Chevalier d'Alep. Il voulut , avant de lui parler , être au fait des démarches de l'Abbé , & avoir des preuves certaines. Il observa pendant plusieurs jours la Verrière. Le Chevalier étoit chez elle pendant toute la journée. Ainsi son rival ne pouvoit avoir ses rendez-vous que dans la nuit , ce tems étant propice aux ménagemens qu'il étoit obligé de garder. Le Comte d'Arifax fut
bientôt

bientôt éclairci. Il apperçut à deux heures après minuit l'Abbé sortant de chez sa Maîtresse. Il crut qu'une semblable aventure seroit plus que suffisante pour guérir son ami. Il lui en fit un fidèle recit, & l'afsûra qu'il le porteroit dans un endroit d'où il pourroit s'éclaircir, dès la nuit prochaine, de la vérité de ce qu'il lui disoit.

Le Chevalier étoit si prévenu en faveur de la Verrière, qu'il ne pouvoit croire ce qu'on lui apprenoit. La jalousie cependant le détermina à tirer une vengeance sanglante de sa Maîtresse & de son rival, s'il étoit vrai qu'il fut trahi. J'aimerois mieux, dit-il au Comte d'Arifax, voir entrer l'Abbé, que de le voir sortir; & l'un me seroit beaucoup plus utile que l'autre, pour le dessein que je médite. Je ne saurois penser que vous ne vous foyez mépris. Quelque afsûrance que

I. Partie.

I

vous me donniez, mon cœur dément vos yeux; mais je ne veux rien épargner, pour m'éclaircir d'un doute qui m'est aussi sensible.

Les deux amis se posterent sur les dix heures du soir dans un endroit écarté, d'où ils pouvoient aisément découvrir tous ceux qui entroient chez la Verrière. Ils n'eurent pas été un quart-d'heure en embuscade, qu'ils virent un homme empaqueté dans un manteau noir, qui ouvrit lui-même la porte de la Verrière, en ayant une clef. Eh bien, dit le Comte d'Arifax, que pensez-vous de votre chere Maîtresse? Le Chevalier d'Alep étoit si confus de ce qu'il découvroit, qu'à peine avoit-il l'usage de la parole. Il faut, dit-il, que vous m'aidez à punir cette malheureuse. J'ai encore emprunté quarante louis aujourd'hui, dont je lui ai fait présent

cette après-dinée. Ce ne sera pas la seule chose que je me ferai rendre, si vous voulez m'assister. N'en doutez pas, répondit le Comte d'Arifax : je suis prêt à tout entreprendre. Il faut, repliqua le Chevalier, attendre encore quelques momens ; & lorsque nous jugerons que l'Abbé sera dans le sein des plaisirs, ayant une clef de la porte ainsi que lui, nous monterons à la chambre de la Verrière, & là nous exigerons qu'elle me rende une partie de ce qu'elle m'a excroqué. Quant à l'Abbé, je médite une vengeance aussi douce que comique.

Le Comte d'Arifax approuva le dessein de son ami, & étant entré peu après chez la Verrière, ils eurent le soin de fermer la porte après eux, pour être plus tranquilles dans leurs opérations. Ils monterent ensuite dans sa chambre, & fraperent assez

I ij

rudement à la porte. Elle fut très-étonnée de cette visite, & se doutant que ce ne pouvoit être que le Chevalier, elle fit cacher l'Abbé sous son lit. Elle ouvrit ensuite, & voyant le Comte d'Arifax avec le Chevalier, elle se rassûra, & crut que le hazard les avoit conduits chez elle. Y pensez-vous, Messieurs, leur dit-elle, de rendre vos visites à onze heures du soir? J'allois me coucher, & il faut être aussi bonne que je le suis, pour vous avoir reçûs; mais j'espère que vous abrégerez votre visite.

L'air naïf, avec lequel elle parloit, en auroit imposé à tout autre qu'aux deux amis. Ils avoient vû entrer l'Abbé, ainsi l'infidélité étoit manifeste. Je ne vous ferai point, dit le Chevalier d'Alep, des reproches inutiles: il ne m'arrive que ce que j'ai mérité, & si j'avois cru mes amis, j'aurois préve-

nu, dès long-tems les dérangemens que vous m'avez causés. Je viens de voir entrer chez vous Monsieur l'Abbé ***. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il y vient : ainsi il n'est pas juste que moi, pauvre Officier, je paye les plaisirs d'un riche Chanoine. Je prétens donc que vous me rendiez quarante louis, que je vous ai donnés aujourd'hui, une montre d'or, une boucle de diamant, enfin tous les bijoux que vous avez à moi. Je vous conseille de ne faire aucune résistance, car je suis résolu à ne pas sortir d'ici sans les avoir. La Verrière voulut se justifier; mais le Comte d'Ari-fax, qui pendant la conversation cherchoit l'Abbé derrière les portes & la tapissierie, le déterra enfin étendu par terre du côté de la ruelle du lit. Eh! vous voilà, lui dit-il, Monsieur l'Abbé! Et quelle Eglise choisissez-

vous pour chanter Matines? L'Abbé, fort honteux, se leva, & voulut s'excuser, priant instanment qu'on ne le perdît point dans le public, en répandant cette aventure. Il y a un secret, dit le Chevalier d'Alep, pour terminer les choses en douceur. Il faut que tout ce que j'ai donné à Mademoiselle me soit rendu par vous, ou par elle. Vous payerez ce que je lui ai donné depuis le tems que vous la connoissez, & elle me rendra tout ce que je lui ai donné hors de votre bail. Il y a un mois, repliqua l'Abbé, que je connois Mademoiselle. Un mois! reprit la Verrière. Vous en avez menti, & il y en a plus de quatre. Monsieur est donc, demanda le Comte d'Arifax, aussi ancien que le Chevalier? Je le connois plus d'un mois avant lui, dit la Verrière. Eh! comment, repliqua l'Abbé, voulez-vous

que cela soit , puisqu'il n'y a pas deux mois que je suis revenu de Paris? Cette plaisante dispute fit fort rire le Comte d'Arifax. Je ne sai, dit-il au Chevalier , comment vous rendrez sur cette affaire un jugement fort équitable. Je vais , lui répondit le Chevalier , prononcer un arrêt aussi juste que la décision de Salomon. J'ai donné cent pistoles dans ce mois à Mademoiselle , indépendamment des quarante louis qu'elle m'a rendus. Monsieur l'Abbé , ces fraix vous regardent : remettez cet argent à Mademoiselle. L'Abbé s'étant excusé , sur ce qu'il n'avoit point sur lui cette somme , faites , lui dit le Chevalier , une lettre de change payable à ordre. L'Abbé ayant obéi , ceci , dit-il , m'appartient : il la fit endosser à son nom par la Verrière. C'est assez , continua-t'il , d'avoir repris ma mon-

tre, ma boucle de diamant, & mes quarante louis. Je vous souhaite le bon soir, & à Monsieur l'Abbé, que j'assûre d'un secret profond, pourvû qu'il soit exact à payer la lettre de change à son échéance. Il le fut aussi, & de son côté le Chevalier lui tint parole. Cette aventure ne s'est sûe que plus de six mois après: toute la garnison n'a sû à quoi attribuer la brusque rupture du Chevalier d'Alep avec sa Maîtresse, le Comte d'Arifax son ami ayant gardé le silence.

Malgré l'argent que d'Alep retira de cette aventure, il fut encore pendant très-long-tems dérangé par les dépenses excessives qu'il avoit faites: l'Abbé abandonna aussi sa perfide Maîtresse; & pour ne pas risquer une réputation de laquelle dépendoit un excellent Bénéfice qu'il attendoit, il s'estima très-heureux qu'il ne lui en

eût coûté que cent pistoles. Quelque tems après cette aventure , la Verrière partit pour Bruxelles. Vous avez risqué beaucoup , mon cher Chevalier , de tomber dans des mains aussi dangereuses ; & je vous félicite d'avoir trouvé le vieux Baron , dont la jalousie a réparé une partie de vos folles dépenses.

Ce que m'apprenoit mon ami , me divertit beaucoup. Il ne me restoit dans le cœur qu'un mépris parfait pour la Verrière , & j'écoutai avec tranquillité une histoire à laquelle la mienne pouvoit servir de second tome. Je le remerciai de m'avoir mis au fait d'une partie de la vie de ma Princesse de théâtre : je pris congé de lui , & partis pour Madrid , où j'arrivai dans cinq jours.

Je fus d'abord rendre les lettres qu'on m'avoit envoyées à Bruxelles

pour plusieurs Grands d'Espagne. J'en avois une pour le Duc de Medina Céli. Il me reçut très-poliment, & m'assûra qu'il feroit tous ses efforts pour me procurer de l'emploi. Cependant, malgré les offres & les promesses de tous les Seigneurs à qui j'étois recommandé, j'aurois été très-long-tems à obtenir ce que je demandois, si l'amour, qui jusques-là avoit toujours réglé ma fortune, n'eût agi en ma faveur.






HISTOIRE

DE

DONA THERESA

DE VALCABRO.

 'Allois souvent dans la maison d'un François appelé Nantouillet, établi à Madrid dès le tems que Philippe V. avoit passé en Espagne. Une Dame Espagnole, fort amie de son épouse, appelée Dona Theresa de Valcabro, venoit souvent la visiter. Elle étoit jeune, belle, & avoit épousé un homme employé dans les Bu-

reaux de la Guerre. La seule vûe de mon intérêt fut d'abord l'unique cause des politesses marquées que j'affectois d'avoir pour elle ; mais bientôt je sentis que mon cœur prenoit plus de part à Dona Theresa, que je ne le croyois moi-même. Certain trouble que je ressentois, lorsque je la voyois, & dont j'avois connu autrefois les effets, me firent aisément appercevoir que j'allois devenir amoureux, si je continuois de m'exposer aux charmes de la belle Theresa de Valcabro.

Les malheurs que l'amour m'avoit causés, auroient dû m'avoir rendu plus attentif à éviter ses pièges ; mais mon tempérament étoit plus fort que mes réflexions. Je voyois d'ailleurs peu de risque à aimer Dona Theresa. Elle pourra m'être utile, disois-je. Elle a du crédit sur l'esprit de son mari ; elle peut faire aisément réussir

mes projets. Je cherchois tout ce qui pouvoit justifier le goût que j'avois pour elle ; & j'éloignois de mon esprit toutes les idées que les réflexions contraires eussent pû produire.

L'amour en Espagne a des usages, des coûtumes & des manières différentes de celles de France. Au-delà des Pirenées , il faut qu'un Amant soit tendre, langoureux, mélancolique. Le langage des yeux doit précéder de beaucoup la déclaration la plus respectueuse ; & lorsqu'on est au point de pouvoir dire qu'on aime , on voit bientôt la conclusion du Roman. J'ignorois une partie de ce cérémonial ; je savois cependant que trop de vivacité gâteroit entièrement mes affaires. Pour suivre une route certaine , & qui pût ne me pas égarer , sans étudier les façons Espagnoles , je résolus d'oublier les Françoises , &

de prendre les mouvemens de mon cœur pour des guides certains, aîsûrê que la nature & la simplicité sont les mêmes dans tous les Pays. Lorsqu'il me prenoit quelque fougue François, je me défiois de moi-même, je consultois les yeux de Dona Theresa, & j'y lisois aîsément ce que je devois faire. Pendant un tems je n'y remarquai rien qui m'afsûrât qu'elle prenoit part à ma situation; mais je découvris enfin que je pouvois parler, & m'expliquer plus clairement. Près d'un mois s'étoit écoulé, où mes regards avoient été mes seuls interprètes: ceux de Dona Theresa m'apprennoient que j'étois entendu favorablement, & je ne cherchai que l'occasion de rompre le silence.

J'allois à toutes les Grand'Messes & à toutes les bénédictions célèbres qu'on donnoit à Madrid. Dona The-

*DU CHEVALIER DE *** III*

refa y étoit fort assidue ; & c'eut été en Espagne pécher contre le premier principe de la galanterie , que de manquer de me trouver à ces Fêtes spirituelles. Le jour de la Solemnité de saint François d'Assise , jour célèbre dans toute l'Espagne , je me trouvai placé au Sermon directement derrière Dona Theresa. Le Prédicateur exagéra infiniment les stigmates de saint François , ces playes si renommées chez tous les Franciscains. Je fai , dis-je tout bas à ma belle Maîtresse , quelqu'un dont les blessures sont bien plus dangereuses. Il en mourra , si les yeux qui l'ont frappé ne daignent le guérir. Dona Theresa m'entendit parfaitement , & me regardant avec beaucoup de douceur , il faut avouer , dit-elle , que les François sont bien peu dévots & bien badins. Qu'a de commun saint François

avec l'homme dont vous me parlez ?
& comment voulez-vous que je le
plaigne, si je ne le connois pas ? Il
ne dépendra que de vous, lui dis-je,
de le connoître. Il ne se cache, que
parce qu'il craint de vous déplaire.
Dès qu'il sera de vos amis, répondit
Dona Theresa, il doit être sûr de
mon estime. Mais finissons notre con-
versation : ce lieu n'est pas fort pro-
pre à en avoir de longues. Demain,
chez Madame de Nantouillet, je suis
prête d'entendre l'histoire de votre
infortuné ami. Il ne l'est point, lui
dis-je, puisque vous souffrez que je
vous apprenne ses malheurs. Dona
Theresa ne me répondit plus. Le Ser-
mon avoit fini, les Prêtres chan-
toient. Elle tira un long chapelet de
sa poche, & baissant humblement ses
beaux yeux en terre, elle commença
de marmoter & de se fraper la poitri-
ne.

ne. Elle continua cet exercice pendant tout le tems qu'on resta dans l'Eglise, & me donna un coup d'œil en partant, qui m'assûroit un rendez-vous du lendemain chez Madame de Nantouillet.

Je ne manquai pas de m'y rendre ponctuellement. Elle m'y avoit devancé. Après un quart-d'heure de conversation, dans laquelle plusieurs personnes se trouvoient engagées, elle prétextua un léger mal de tête, & me proposa de lui donner la main pour faire un tour dans le jardin. Dès que je fus seul avec elle, vous m'avez permis, lui dis-je, belle Theresia, de vous apprendre les maux que vous me faites souffrir, & si j'ose expliquer favorablement les discours que vous me fites hier, je puis vous avouer que je vous adore, & qu'il m'est impossible de rester dans l'incertitude où je suis.

I. Partie.

K

La vie m'est un supplice , si mon amour vous trouve insensible. Si vous m'étiez indifférent , répondit Dona Theresä , je ne me ferois point mise à même d'écouter une déclaration. Je sens que je vous aime : il seroit inutile que je voulusse vous le cacher , & mes yeux , depuis long-tems , ont dû vous apprendre ce que je vous dis. Je pourrois m'armer d'une feinte rigueur , & pour vous faire estimer davantage la conquête de mon cœur , vous la rendre plus difficile ; mais j'ignore l'artifice. Vous m'avez plu. J'ai voulu pendant un tems m'en défendre ; ma résistance n'a servi qu'à rendre votre victoire plus complète. Incapable de déguisement , je vous avoue mes sentimens les plus cachés. Si les femmes dans votre Pays agissent d'une autre façon , s'il faut , pour vous plaire , de la dissimulation & de

la contrainte , prenez-vous à la violence de mon amour , de la sincérité de mon cœur.

Je ne mérite point , repliquai-je , un bonheur aussi grand. Mon sort est au-dessus de mes désirs : & puisque je ne vous suis point indifférent , je ne dois plus rien envier. Je ne suis pas , dit Theresä , aussi tranquile & aussi satisfaite que vous. L'humeur de votre Nation m'allarme : l'inconstance en est le partage ; & s'il faut que vous foyez un jour infidèle , j'aurois voulu ne vous jamais connoître. Rassûrez-vous , répondis-je , belle Theresä : je vous jure une éternelle tendresse ; vos yeux , vos traits , vos sentimens délicats , en sont les garands. Je fais , me dit-elle , tout ce que je puis pour calmer mes craintes ; mais je vous aime trop , pour être tranquile. Je vous ai vingt fois accusé d'aimer foiblement.

K ij

Depuis deux mois, vos yeux m'ont appris que vous aviez du goût pour moi. Depuis un mois, les miens vous ont dit clairement que vous étiez payé de retour, & vous avez gardé le silence. Qu'attendiez-vous, pour faire un aveu qui m'est si charmant? Les femmes en France ont-elles accoutumé de se déclarer les premières, ou leur tendresse peut-elle s'accommoder d'un cérémonial aussi inutile? Rendent-elles leurs cœurs les victimes d'une contrainte qui, sans les garantir des foiblesses, les immole à une fausse retenue? Je me plaignois incessamment d'un silence qui marquoit le peu de violence d'une passion qui vous coûtoit si peu à contraindre, & dans ce moment, où vous me jurez un éternel amour, je vous trouve moins persuasif que je ne voudrois.

Notre conversation fut interrompue par Madame de Nantouillet, & plusieurs autres personnes qui descendirent dans le jardin, & vinrent nous joindre dans l'allée où nous étions. Du reste de la journée, il me fut impossible de parler en particulier à Dona Theresa, quelque envie que j'eusse d'en trouver l'occasion. En arrivant chez moi, je me livrai à mes pensées; je me retraçai tout ce que m'avoit dit ma belle Maîtresse. Je voyois tant d'amour dans ses démarches, ses expressions avoient passé si avant dans mon cœur, que je ne doutai pas que je ne fusse bientôt heureux. Je crus que je devois lui demander un rendez-vous ailleurs que chez Madame de Nantouillet, où nous étions excessivement gênés. Je lui écrivis une lettre que je lui fis remettre par un de ses gens, que j'a-

vois mis dans mes intérêts, & en qui je pouvois me confier.

L E T T R E.

*L*A conversation que nous eumes hier n'a point satisfait un cœur qui avoit autant de choses à vous dire. A peine ai-je eu le tems de vous apprendre que je vous adore. Pour quelqu'un qui aime aussi violemment que moi, l'absence & le silence sont des tourmens affreux. Quelque plaisir que j'aye à vous voir chez Madame de Nantouillet, la contrainte où j'y suis réduit empoisonne tout mon bonheur. Si vous voulez rendre ma félicité parfaite, souffrez que je vous voye ailleurs, & que je puisse vous jurer mille fois que je ne vis & ne veux vivre que pour vous.

Voici sa réponse, que je reçûs deux heures après.

L E T T R E.

*J*E ne puis vous voir aujourd'hui ,
ni chez Madame de Nantouillet ,
ni ailleurs. J'ai des affaires qui m'oc-
cuperont toute la journée ; & je sol-
licite une grace que je veux absolu-
ment obtenir. Je partage vos peines ,
& quelque sensible que vous soyez à
l'absence , je doute qu'elle vous cause
des inquiétudes aussi cruelles que cel-
les que je ressens. Mais enfin , je suis
obligée de prendre sur moi de ne vous
point voir de la journée. Loin de vous
plaindre , plaignez-moi plutôt. L'ef-
fort que je fais me seroit plus sensi-
ble , si je ne me flatois que les suites
m'en dédommageront avec usure.
Adieu , je finis , car je suis pressée ,
& je vais sortir dans le moment.

Je ne compris rien à cette lettre : il
me fut impossible de deviner quelle

affaire Dona Theresa avoit si fort à cœur. Je fus d'une inquiétude mortelle pendant toute la journée. J'allai, à mon ordinaire, chez Madame de Nantouillet, & j'eus bien de la peine à cacher mon trouble & mon agitation. Je me retirai chez moi d'assez bonne heure, & j'étois prêt d'écrire à Dona Theresa, pour me plaindre de l'état où j'étois, & m'informer à quelle heure elle seroit le lendemain chez Madame de Nantouillet, lorsque je reçûs une de ses lettres.

L E T T R E.

J'E n'ai pas voulu me coucher sans vous apprendre que vous êtes nommé à une Compagnie de Dragons du Régiment de Batavia. Depuis plusieurs jours je travaillois à faire réussir cette affaire; mais hier j'ai achevé de donner le dernier coup. J'ai été jusqu'à

jusqu'à huit heures du soir au Bureau de la Guerre, & j'ai fait agir mes amis, ceux de mon mari, & mon mari lui-même. N'est-il pas heureux de travailler au bonheur d'un rival tel que vous? Du moins, si je fais un crime en lui en donnant un, il est bien pardonnable, par le mérite de celui que je lui donne. Je vous attends demain chez Madame de Nantouillet, nous y prendrons d'autres mesures.

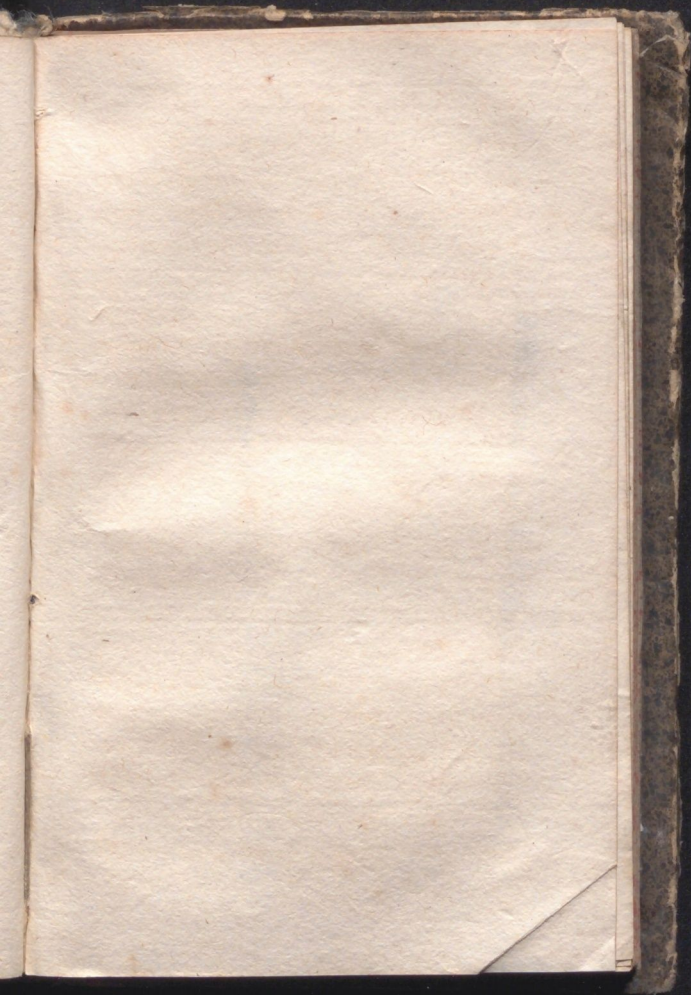
Cette lettre me causa une agréable surprise. L'amour & la reconnaissance s'unirent dans mon cœur, pour me rendre plus passionné. J'écrivis par celui qui m'avoit remis cette lettre, tout ce que les mouvemens les plus vifs & les plus tendres peuvent inspirer. J'attendis le lendemain avec une impatience infinie, & quelque occupé que je fusse de

I. Partie.

L

l'idée de Dona Theresà, je ne pus
m'empêcher de réfléchir sur l'enchaî-
nement des biens & des maux que
l'amour m'avoit causés jusqu'alors.

Fin de la premiere Partie.



112913

ULB Halle

3

006 910 734



AE 112913

S (R. 1/2)

DL 2382 $\frac{C}{10}$



MÉMOIRES

DU

CHEVALIER DE ***.

*Par Monsieur le Marquis
D'ARGENS.*

PREMIERE PARTIE.



A PARIS.

M. DCC. XLVII.

